Baptiste MARCEL Françoise GUYON LE BOUFFY

Fulgence Girard

(1807-1873)

Un Granvillais entre révolutions et littérature

Éditions FGLB

Baptiste MARCEL Françoise GUYON LE BOUFFY

Fulgence Girard

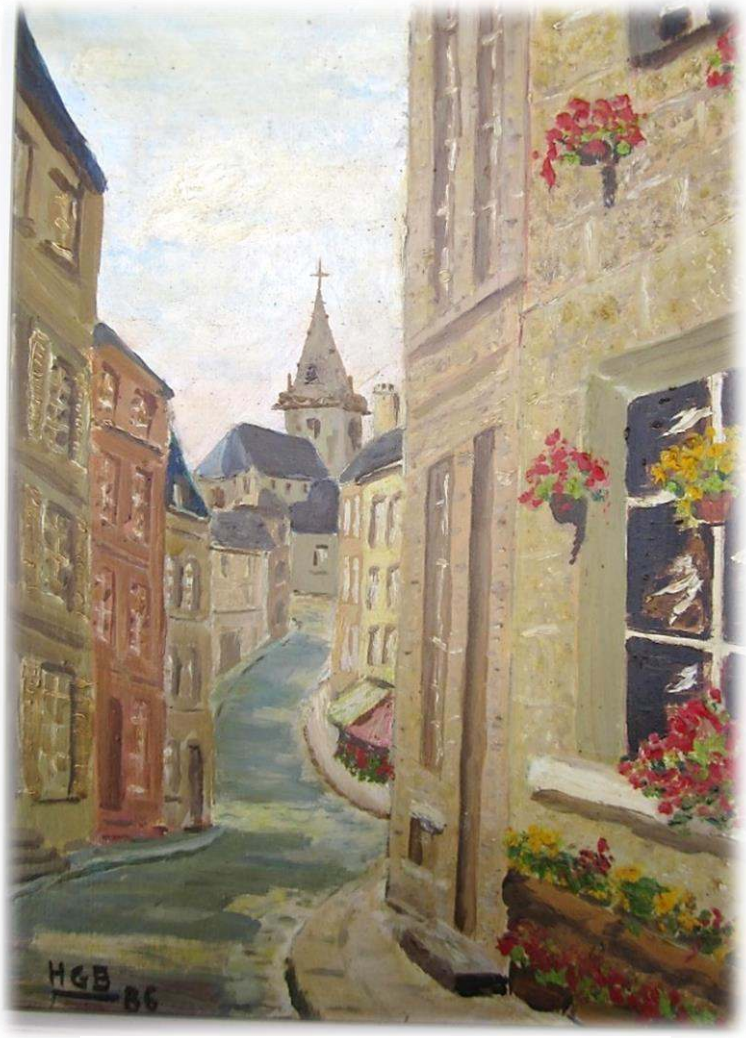
(1807-1873)

Un Granvillais entre révolutions et littérature

Préface de Pierre Baudrier

Juillet 2021 **Éditions FGLB**

À Granville,
dans la Haute Ville, la rue Notre-Dame



Granville, la Haute Ville
rue Notre-Dame
Henri Guyon Le Bouffy
Aquarelle, 1986

À l'occasion du cinquantième anniversaire de sa création, en juillet 2020, l'association des *Amis de la Haute Ville*, dont le siège est à Granville, a réalisé une première édition du présent ouvrage et a fait don d'un exemplaire à chacun de ses adhérents.

Les auteurs de ce livre, descendants de Fulgence Girard,
remercient Emmanuel Collignon,
président des *Amis de la Haute Ville,*
d'avoir pris cette initiative qui contribue à faire connaître
la vie et l'œuvre de ce Granvillais,
avocat et homme de lettres
dont la personnalité s'est inscrite dans l'histoire du XIXe siècle.

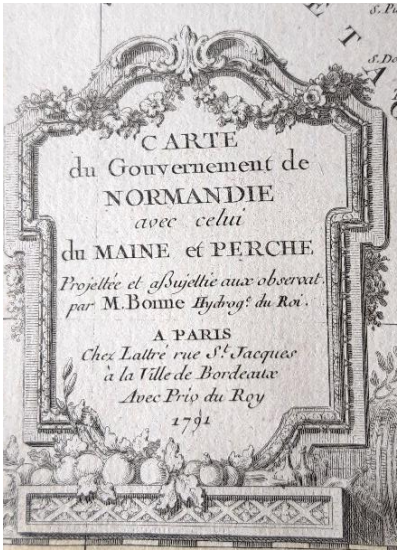
Déjà en 2007, à l'occasion du bicentenaire
de la naissance de cet auteur,
l'association des *Amis de la Haute Ville* avait fait une réédition
de l'un de ses romans : *Berthe la maréieuse.*

CARTE
du Gouvernement de
NORMANDIE
avec celui

du MAINE et PERCHE

projettée et assujettie aux observat.
par M. Bonne *Hydrograp.e du Roi*

A PARIS
Chez Lattré rue St. Jacques
à la ville de Bordeaux
Avec Priv du Roy
1791


CARTE
du Gouvernement de
NORMANDIE
avec celui
du MAINE et PERCHE
Projettée et assujettie aux observat.
par M. Bonne Hydrog.e du Roi.
A PARIS
Chez Lattré rue St. Jacques
à la Ville de Bordeaux
Avec Priv du Roy
1791

Source : *Atlas moderne ou Collection de cartes, sur toutes les parties du globe terrestre par plusieurs auteurs.*
Extrait de la carte Normandie, Maine, Perche (datée de 1791).
(Cartouche ci-contre)

Nous avons adopté des polices d'écriture différentes selon l'origine des textes :

- Une police moderne pour le corps principal du texte.
- *Une police cursive pour les transcriptions de textes manuscrits (lettres…) en nous dispensant des guillemets.*
- Une police classique pour les extraits d'écrits de Fulgence Girard (hors manuscrits).

En outre, afin d'en faciliter la lecture, nous avons modernisé l'orthographe et la mise en forme des textes cités.

Remerciements

Nous remercions les personnes qui nous ont apporté leur contribution à la réalisation de cet ouvrage : les membres de nos familles pour nous avoir confié leurs archives, les personnes dont les sources, les conseils et les appuis techniques nous ont été précieux, et nos amis relecteurs.

Pierre Baudrier, Violaine Bauer, Michèle Chartrain, Colette Chéron, Serge Collombat, Christine Cuisinier, Françoise Daurèle, Michelle Deleuze, Édouard Delmon, Pierre Desvergnes, Olga Faget, Jean-Pierre Galvan, Jean-Claude Garnier, Pierre Goureau, Blandine Guyon Le Bouffy, Tristan Guyon Le Bouffy, Yann Guyon Le Bouffy, Laurent Harismendy, Jean-Marc Hovasse, Alfred et Théotiste Jamaux, Félicie de Laborderie, Jacqueline de Laborderie, Pascale de Laborderie, Philippe Letouzey, Antonin Marcel, Jean-Claude Marcel, Josh Clyxer Marcel, Yves Marcel, Janine Meunier, Yves Murie, Florence Natali, Marie-Claire Potrel, Hubert de Prat, Virginie Siveton, Marie-Édith Tonelli.

Sommaire

Repères dans le siècle p. 10
Préface p. 11
Fulgence Girard, 1807 – 1873 p. 13

Le Granvillais p. 17
L'enfance de Fulgence p. 17
À vingt ans Fulgence a du talent et du caractère p. 20
Fulgence Girard prend parti pour les Romantiques p. 23

Un républicain engagé p. 27
Révolution de 1830 : Girard "Soldat du peuple" p. 27
Sociétés étudiantes et émeutes du 20 au 22 décembre 1830 p. 28
Condamnation universitaire de l'étudiant Girard p. 29
Girard, inquiété, trouve refuge chez Alexandre Dumas p. 31
1832, une nouvelle chouannerie p. 32
Les sociétés républicaines et les insurrections d'avril 1834 p. 33
Le procès d'avril 1834 p. 35
Mai 1839 et le Mont-Saint-Michel prison d'État p. 36
La réforme électorale p. 39
La révolution de février 1848 p. 39
La République de 1848 et le procès de Bourges p. 40

Fabricant de papier p. 43
Les moulins de la vallée de la Sée p. 43
Industriel éphémère p. 45

La passion de l'Histoire p. 47
Comprendre et expliquer p. 47
Mais d'abord l'histoire de l'Avranchin, sa terre tant aimée p. 48
Bientôt une œuvre majeure, les *Chroniques de la Marine française* p. 49
Mais aussi l'histoire du "Grand Monde"... p. 50
Adrienne Julie p. .50

Un chercheur doublé d'un communiquant p. 51
Historien du Mont p. 54
Autre mission de l'historien : témoigner p. 54

L'écrivain p. 55
Poète à vingt ans p. 55
Nouvelliste et romancier p. 60
En littérature, pour se faire connaître, il faut être à Paris p. 65
C'est sans succès qu'il s'essaye au théâtre p. 67
Fulgence Girard... dans *La Comédie humaine* de Balzac p. 68

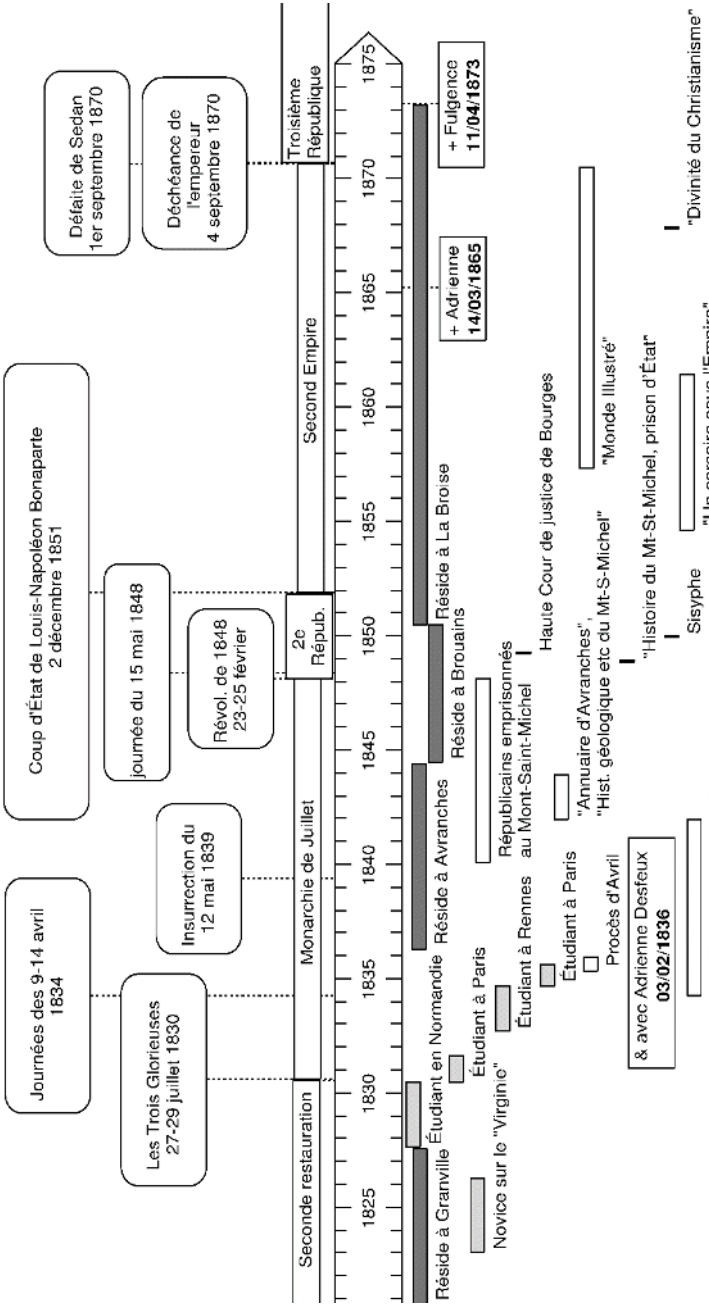
Sa vocation : le journalisme p. 69
Une presse en plein essor p. 69
Fulgence et les journaux p. 70
La littérature maritime en vogue p. 71
Fulgence Girard, l'incontournable collaborateur du *Monde illustré* p. 74

La Broise p. 78
Son héritage p. 83

Annexes p. 85
Quatre articles de Fulgence Girard dans le *Monde illustré* p. 89
Les canotiers parisiens
Régates de Saint-Cloud p. 91
Le naufrage de *l'Excel,* de Weymouth, à l'entrée du port de Calais p. 99
Le sauvetage des navires coulés dans la baie de Sébastopol p. 104
La pêche de la morue p. 112

" Et ce n'est pas tout..." p. 121

Repères dans le siècle



Préface

Mon fils voulait me faire jouer aux petits chevaux, mais ça ne m'intéressait pas, alors je l'ai fait dévier sur le jeu d'échecs. Comme je me faisais battre, je me suis rabattu sur l'histoire des échecs, au XIXe siècle, ma période de prédilection. J'y ai découvert par exemple que le champion d'échecs de l'époque, Deschapelles, était l'instigateur de l'insurrection des *Misérables* (5-6 juin 1832). Mais il n'y avait pas beaucoup de choses à découvrir sur Deschapelles, alors je me suis rabattu sur Girard car il était ami de Blanqui. Et sur Girard, il y en avait des choses à découvrir, que j'ai publiées dans le *Dictionnaire de biographie française*.

Il reste encore des choses à comprendre ou découvrir. Girard est socialiste en 1848, mais il travaille avec Henry O'Heguerty en 1859 (membre, comme Deschapelles, d'une famille extrémiste royaliste de la cour de Charles X), et devient bourgeois notable sous le Second Empire puis dévot catholique à la fin de sa vie. Il est difficile de préjuger des idées profondes qu'ont les gens, surtout à cette époque si différente, et l'interprétation de l'évolution politique de Girard est délicate.

.../...

1. *Dictionnaire de biographie française*, tome 16, M. Prévost, Roman d'Amat, et H. Tribout de Morembert, Paris, Letouzey et Ané, 1985, 764 p. Notice Girard p. 147.

On en découvre aussi encore sur sa vie littéraire. Le site bibliographique *Karlsruher Virtueller Katalog* (KVK) nous signale un article sur Fenimore Cooper, lui aussi auteur d'histoires maritimes, dans la *Grazer Zeitung : Abendblatt* du 7 novembre 1851 (p. 257), article qui nous apprend que Cooper avait fait la connaissance de Girard dans le salon de Charles Nodier. Girard aurait fait visiter à Cooper Le Havre, Cherbourg, Saint-Malo. Cooper aurait vu également Granville, Avranches, le Mont-Saint-Michel. Parti pour l'Italie, il aurait narré à Girard, dans une lette inédite, que lors d'une visite des prisons de Venise, le gardien l'aurait oublié et laissé passer la nuit dans les cachots. On recoupe en trouvant la trace de ces épisodes dans une œuvre de Cooper traduite par F. Steger : *Lebensbilder aus Frankreich, den Rheinländern und der Schweiz* (dont le KVK ne connaît pas d'édition anglaise).

À part cet élément que je souhaitais apporter à la somme que représente le présent ouvrage, je ne serai que le spectateur de ce travail : je suis humble devant l'étendue des recherches menées par ses auteurs.

Pierre Baudrier
Spécialiste de l'insurrection parisienne des 5-6 juin 1832
Ancien directeur de la bibliothèque de l'Université Paris XII
Paris–Est-Créteil

Fulgence Girard, (1807-1873) un Granvillais entre révolutions et littérature

En 1858, un critique littéraire français, Émile Chevalet, imagine de publier un *Annuaire de la littérature et des auteurs contemporains,* ouvrage qui recense, sous la forme d'un almanach, les personnes en vue, du monde littéraire de l'époque. Il sélectionne 365 écrivains et pour chacun d'eux écrit un article qui le caractérise.

À la date du 13 avril, ce critique écrit pour Girard :

« Romans de terre et de mer, poésie, histoire, Fulgence Girard prend de toutes mains, et dans ces genres divers, il apporte toujours de la chaleur, suffisamment de littérature et assez d'habileté dans ses compositions. Son *Histoire du Mont Saint-Michel,* est une lecture des plus attachantes et en même temps un réquisitoire véhément contre l'emprisonnement politique. On y apprend à exécrer l'arbitraire et à maudire le despotisme. »

Ainsi, au cœur du Second Empire, les contemporains de Girard voyaient en lui habileté littéraire et engagement politique.

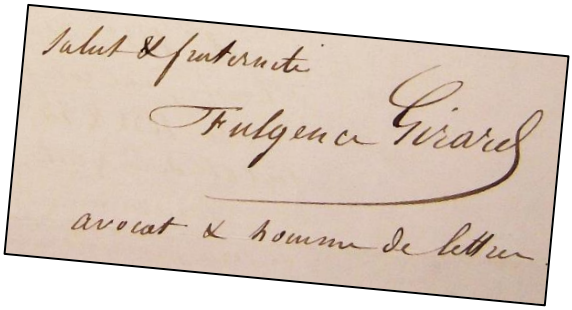
Le présent ouvrage invite à cheminer dans la vie et l'œuvre de Fulgence Girard en essayant de comprendre comment ce Granvillais, d'une famille d'armateurs et de gens de mer, embarqué à quinze ans comme mousse sur un caboteur, se fait finalement un nom, plus tard, à Paris, comme avocat et homme de lettres.

Pendant ce XIXe siècle, la France est déchirée entre différentes tendances politiques, ballottée entre plusieurs formes de gouvernement. Nous le suivrons dans son parcours et verrons comment son attachement aux valeurs humanistes lui a fait prendre position du côté des républicains.

Sous la monarchie de Juillet, il est l'ami d'Auguste Blanqui et d'Armand Barbès. Avec eux et de nombreux autres républicains, il s'engage politiquement contre le régime de Louis-Philippe. Plus tard, sous le Second Empire, Fulgence, devenu un écrivain reconnu, fréquente le monde des salons, des cercles littéraires, des expositions, des théâtres… Ses chroniques, ses romans, ses articles sont appréciés et publiés. Son humanisme et sa modernité y transparaissent.

Il est difficile de rendre compte de tous les aspects d'une personnalité si riche et si complexe. Nous évoquerons les moments les plus marquants de sa vie, donnant une idée de la multiplicité et de la diversité de ses écrits… Nous pensons aussi que la meilleure façon de découvrir l'écrivain, c'est de le lire… C'est pourquoi cet ouvrage comporte une annexe reproduisant, in extenso, quatre des nombreuses chroniques qu'il publia dans le *Monde illustré* et un curieux extrait de son roman *Marceline Vauvert*.

Ces pages sont un hommage à un écrivain aux multiples talents, et à un homme engagé qui a combattu toute sa vie pour défendre les valeurs auxquelles il croyait.



Girard se présentait comme « avocat et homme de lettres ».

Ici sa signature, en juin 1848, accompagnée d'une salutation républicaine adressée aux membres de la *Commission des récompenses nationales*.

La famille de Fulgence Girard

Nicolas Antoine Girard
(1771-1835)
son père

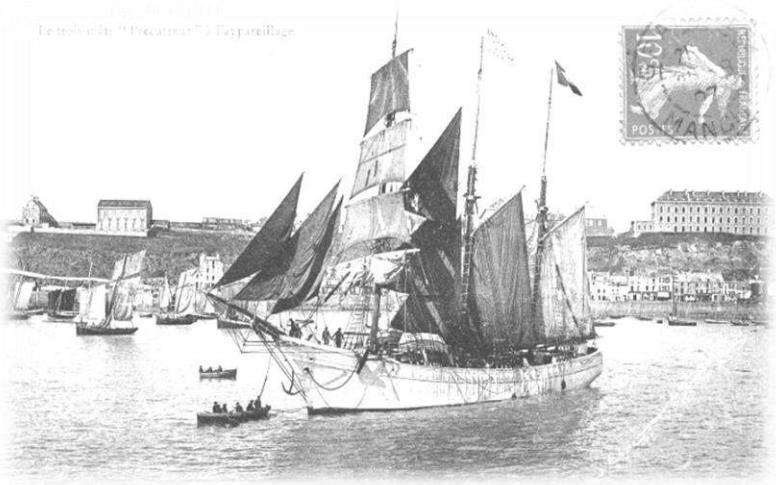
Rosalie Girard La Houssaye
1775-1865
sa mère

Rose Girard (1802-1846)
sa sœur,
mère de Joseph Deschamps du Manoir

Mgr Joseph Deschamps du Manoir
(1828-1906)
son neveu, fils de Rose

Granville

Rempart du Nord



Voilier quittant Granville pour Terre-Neuve
Collection Ph. Letouzey

Le Granvillais

L'enfance de Fulgence

Nous sommes en 1807, le Premier Empire est à son apogée. Les victoires d'Eylau et de Friedland ont permis à Napoléon de signer en juillet à Tilsitt, des accords de paix avec la Russie et la Prusse ; l'Angleterre est soumise au blocus continental…

Face à la côte anglaise, sur son avancée rocheuse battue par les vents et les tempêtes, Granville, notre vieille cité normande, occupe une position stratégique.

Depuis le XVIe siècle, la prospérité de la ville est liée à l'activité de son port, qui abrite une importante flotte de navires armés en alternance pour deux types de navigation : la pêche à la morue dans les eaux de Terre-Neuve en temps de paix, et, en temps de guerre, la course[1].

La période révolutionnaire et les premières années de l'Empire avaient été marquées par une reprise des hostilités avec nos voisins anglais. L'insécurité qui en avait résulté sur mer avait provoqué une baisse sensible de l'activité morutière et dans le port de Granville, les navires étaient de plus en plus souvent armés pour la course.

Le 21 septembre de cette année 1807, naît Fulgence Girard, dans une famille de la Haute Ville comptant plusieurs générations d'armateurs et de marins. Le père de Fulgence, Nicolas Antoine, est lui-même marin et son parcours en temps de guerre a connu plusieurs évènements dramatiques. Certains d'entre eux ont marqué son fils Fulgence au point de lui inspirer quelques-uns de ses ouvrages[2].

---

[1] Activité des corsaires, c'est-à-dire des marins de navires civils armés en guerre, dont le capitaine a reçu du roi ou du représentant de l'État une *lettre de marque* lui donnant le droit de capturer les vaisseaux marchands ennemis.

[2] Dans les récits *Un corsaire sous l'Empire* et *Les Prisons d'Angleterre*, Fulgence fait vivre à ses personnages des mésaventures semblables à celles que connut son père Nicolas Antoine. Voir respectivement p. 61-62 et 74.

L'enfance de Fulgence a pour cadre une de ces hautes et grandes maisons de la Haute Ville, au 29 de la rue Saint-Jean. On peut imaginer Fulgence, enfant, scrutant le port depuis le parvis Notre-Dame, ou encore, contemplant, du haut du Roc l'horizon rougi des dernières lueurs du soleil… L'imaginer ? pas vraiment ; voici les vers qu'il composera plus tard, évoquant avec émotion le temps de son enfance granvillaise :

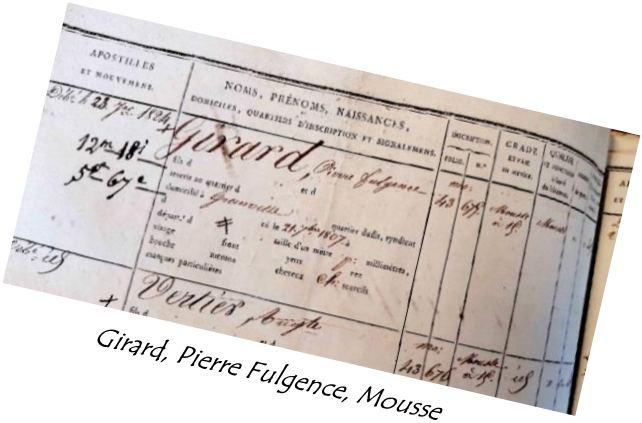
« Le jour tombait, et moi, couché dans la falaise,
Je contemplais les mers ; le flot murmurait d'aise
Sous le souffle du soir qui s'éveillait plus frais.
Île de flamme au bout d'un sentier de lumière,
Le soleil dans les eaux terminait sa carrière ;
Et m'oubliant là, je rêvais.

Car est-il pour jeter dans l'âme de doux rêves,
Bruit plus mélodieux que la lame des grèves
Qui frôle sous le vent ? Plus splendide tableau
Que ces adieux du jour prêt à quitter la terre,
La mer azur et feu ; le ciel pourpre et lumière
Que le soleil couchant sur l'eau. »

Extrait du poème *Rêveries* paru à la une du *Journal d'Avranches* le dimanche 22 octobre 1837

Coucher de soleil sur Chausey

Peut-être dans ses jeunes années a-t-il fréquenté la petite école de la rue du Marché au pain dans la Haute Ville dont parlera, plus tard, son neveu Mgr Joseph Deschamps du Manoir ?



Girard, Pierre Fulgence, Mousse

Ce que l'on sait c'est qu'en janvier 1823, à seize ans, il prend la mer comme mousse sur le sloop[1] *la Virginie*. Ce voilier de 28 tonneaux avec dix membres d'équipage est affecté au petit cabotage. Il appartient à l'armateur granvillais Zacharie Pierre Couzet et assure depuis le port de Granville des liaisons régulières sur Jersey et Guernesey, transportant, selon les embarquements, du beurre, de la farine, des bœufs, des moutons… Fulgence Girard figure sur les registres de l'Inscription maritime de Cherbourg (matricule 486) en tant que mousse, puis novice[2] sur ce navire[3]. Mais c'en est vite fini de sa carrière de marin…

Nous retrouvons Fulgence en 1827, au collège de Coutances où il obtient son diplôme de Bachelier ès Lettres. Deux ans plus tard, son avenir se précise : le 12 septembre 1829, étudiant à la faculté de Caen, il obtient le diplôme de Bachelier en droit.

---

1 Un *sloop* est un voilier à un mât avec un seul foc à l'arrière.

2 Le terme *novice* désigne les jeunes marins qui sont âgés de seize à vingt-cinq ans.

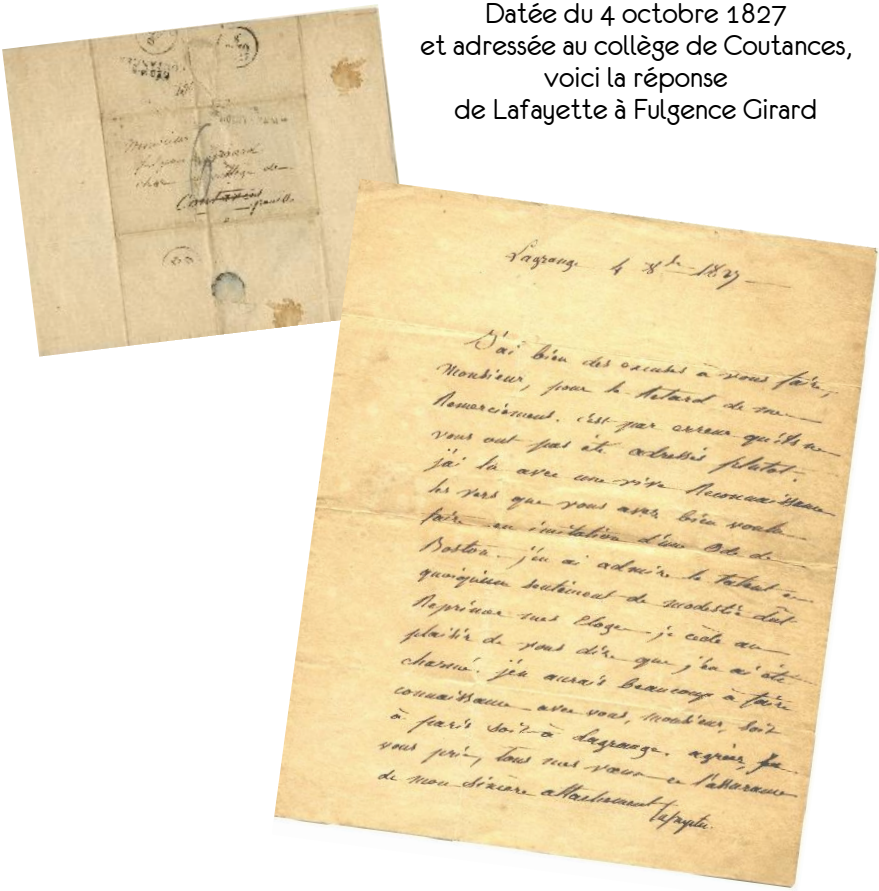
3 Curieusement, c'est dans le petit cabotage et sur le même navire, *la Virginie*, que son père Nicolas Antoine Girard effectuera son dernier embarquement en 1830.

À vingt ans, Fulgence Girard a du talent… et du caractère… Il adresse un poème à Lafayette

En 1827 au collège de Coutances, on trouve la trace de ses premières poésies…

Fasciné par les grands personnages de notre Histoire, il n'hésite pas à adresser un poème à Lafayette ! Alors âgé de soixante-dix ans, le fougueux général, encore auréolé de ses hauts faits dans la guerre d'indépendance américaine, vient d'être élu député de Meaux. Considérant que le gouvernement de Charles X prend des décisions rétrogrades et liberticides, Lafayette apporte son soutien actif aux mouvements d'opposition visant à renverser le régime en place. On ne connaît pas la teneur du poème qui lui fut adressé par Fulgence Girard, mais on retiendra que Lafayette y répondit avec une évidente sympathie.

Datée du 4 octobre 1827
et adressée au collège de Coutances,
voici la réponse
de Lafayette à Fulgence Girard



Lagrange 4 8bre 1827

J'ai bien des excuses à vous faire, Monsieur, pour le retard de mes remerciemens. C'est par erreur qu'ils ne vous ont pas été adressés plutôt. J'ai lu avec une vive reconnaissance les vers que vous avez bien voulu faire en imitation d'une Ode de Boston. J'en ai admiré le talent et quoiqu'un sentiment de modestie dût reprimer mes éloges je cède au plaisir de vous dire que j'en ai été charmé. J'en aurais beaucoup à faire connaissance avec vous, monsieur, soit à Paris soit à Lagrange. Agréez, je vous prie, tous mes vœux et l'assurance de mon sincère attachement

Lafayette

Lafayette
1757-1834

Lagrange 4 octobre 1827

[Lafayette résida dans son château de Lagrange-Bleneau de 1802 à 1834, année de sa mort]

J'ai bien des excuses à vous faire, Monsieur, pour le retard de mes remerciements. C'est par erreur qu'ils ne vous ont pas été adressés plus tôt. J'ai lu avec une vive reconnaissance les vers que vous avez bien voulu faire en imitation d'une ode de Boston. J'en ai admiré le talent, ce quoiqu'un sentiment de modestie dût réprimer mes éloges, je cède au plaisir de vous dire que j'en ai été charmé. J'en aurais beaucoup à faire connaissance avec vous, Monsieur, soit à Paris soit à Lagrange. Agréez, je vous prie, tous mes vœux en l'assurance de mon sincère attachement

Lafayette

MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Université de France.

DIPLÔME DE BACHELIER ÈS LETTRES.

AU NOM DU ROI

Diplôme de BACHELIER ÈS LETTRES décerné au nom du Roi, le 21 septembre 1827, à Fulgence Girard, par le Ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Diplôme de Bachelier en Droit.

Au Nom du Roi.

Diplôme de BACHELIER EN DROIT décerné au nom du Roi, le 12 septembre 1829, à Fulgence Girard, par le Ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique, Grand Maître de l'Université

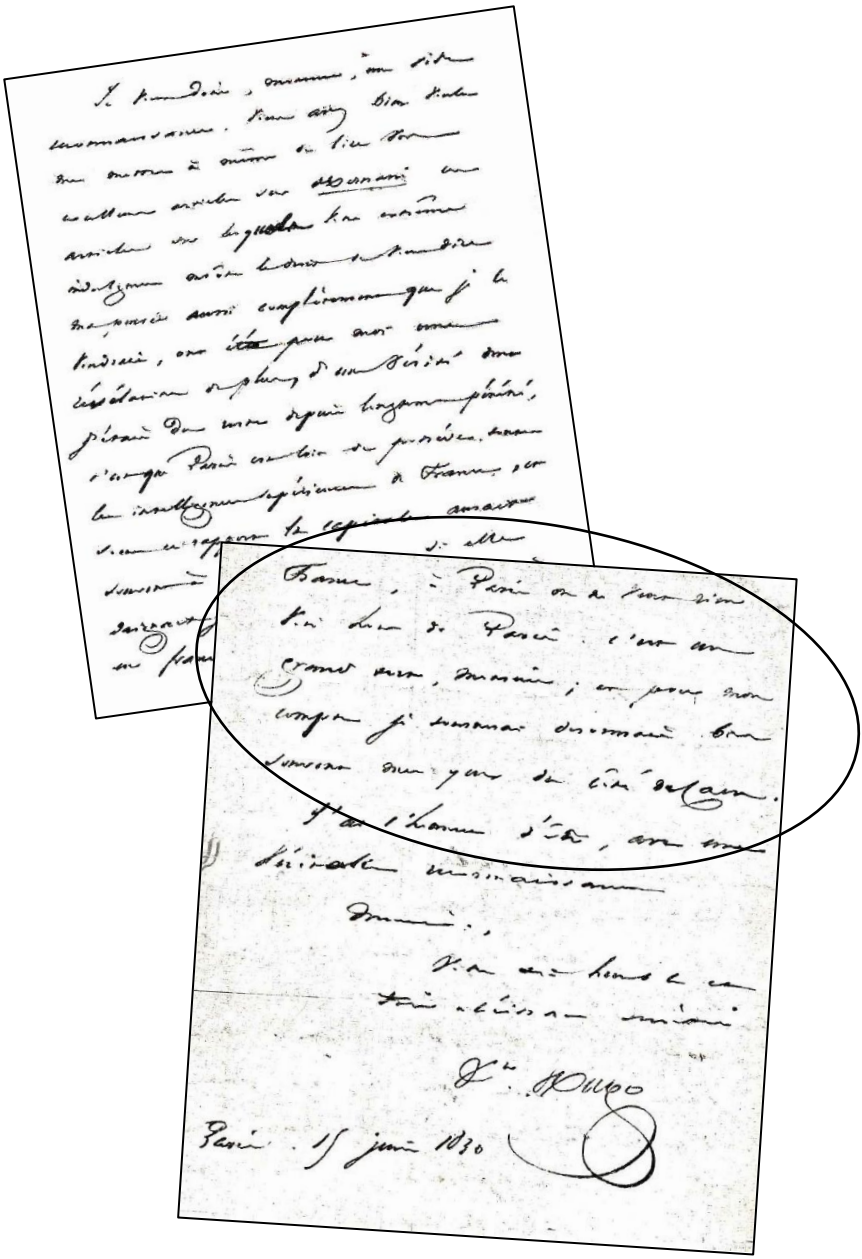
1830 : Fulgence Girard prend parti pour les Romantiques... et l'écrit à Victor Hugo...

Une lettre de Victor Hugo à Fulgence Girard du 15 juin 1830 nous en apprend beaucoup...

Nous y découvrons que notre étudiant (il a vingt-trois ans) a vu jouer *Hernani* à Paris. Le spectacle l'a enthousiasmé au point d'en parler dans la presse locale de Caen. Les articles sont jugés excellents par Hugo qui répond à Fulgence en l'assurant qu'il tournera désormais bien souvent ses yeux du côté de Caen !

Victor Hugo (1802-1885)
Portrait dessiné en 1828
par Achille Devéria

Voici la lettre de Victor Hugo à Fulgence Girard
datée du 15 juin 1830



Paris, 15 juin 1830

Transcription de la lettre de Victor Hugo

Je vous dois, monsieur, ma vive reconnaissance. Vous avez bien voulu me mettre à même de lire vos excellents articles sur Hernani. *Ces articles sur lesquels votre extrême indulgence m'ôte le droit de vous dire ma pensée aussi complètement que je le voudrais, ont été pour moi une révélation de plus d'une vérité dont j'étais du moins depuis longtemps pénétré, c'est que Paris est loin de posséder toutes les intelligences supérieures de France et sous ce rapport, la capitale aurait souvent à envier la province, si elle daignait jeter les yeux hors de ses barrières. En France on ne veut rien voir hors de France, à Paris, on ne veut rien voir hors de Paris. C'est un grand tort, monsieur ; et pour mon compte je tournerai désormais bien souvent mes yeux du côté de Caen.*

J'ai l'honneur d'être, avec une véritable reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

V^r. Hugo

Paris, 15 juin 1830

Girard publie des poèmes dans la *Revue de Bretagne* et dans le *Keepsake breton*[1] qu'il édite à Rennes en 1832, "au profit des pauvres", avec Édouard Turquety. Ce recueil de trente-huit poèmes (dont sept de Girard et cinq de Turquety) avait valu aux éditeurs une lettre d'encouragement de Chateaubriand, précurseur du romantisme, qu'ils insèrent en préface.

Ainsi, par sa poésie, Girard a participé au mouvement de renouveau de la poésie qui « a tiré la vie intellectuelle rennaise de l'espèce de torpeur où elle semblait plongée depuis la Révolution. »[2]

---

[1] Venu d'Angleterre et très en vogue à l'époque, le *Keepsake* est un ouvrage rassemblant des pièces poétiques de différents auteurs et destiné à être offert comme souvenir.
Ce keepssake sera de nouveau évoqué p 56.

[2] Selon Georges Collas, professeur de littérature française à la faculté de lettres de Rennes, in conférence « Quinze ans de romantisme à Rennes 1828-1843 », décembre 1925.

Prise de la caserne de Babylone. *La mort du Polytechnicien Vaneau, 29 juillet 1830* (Georges Moreau de Tours)

Un républicain engagé

Révolution de 1830 : Girard "Soldat du peuple"

Après Caen, c'est à Paris, au Quartier Latin, que Girard poursuit ses études : il veut être avocat…

Charles X, roi depuis six années, mène une politique de retour à l'ancien régime. Le 26 juillet, la signature de quatre ordonnances liberticides et antiparlementaires déclenche l'insurrection dite des "Trois Glorieuses" (27, 28, et 29 juillet), journées auxquelles Girard participe.

Il dira plus tard : *Soldat du peuple, j'ai toujours combattu pour lui, par la parole, par la plume, par les armes. En 1830, j'ai coopéré au désarmement des casernes de l'Estrapade et Tournon, et à la prise de celle de Babylone.*

Ces épisodes se passent au Quartier Latin et un peu plus loin rue de Babylone (ils sont ici rapportés par Louis Blanc): « La lutte avait recommencé sur plusieurs points. Des élèves de l'École Polytechnique parcouraient le faubourg Saint-Jacques, frappant à toutes les portes d'hôtels garnis et criant : "À nous l'École !" Un rassemblement s'était formé sur la place de l'Odéon. Il fallait des armes. Une voix s'éleva : "À la caserne de la rue de Tournon !" Un instant après, cette caserne était envahie ; les gendarmes fuyaient, et les premiers occupants jetaient à la foule avide, à travers la porte entrebâillée, sabres, épées, gibernes, fusils et mousquetons. Chaque élève de l'École Polytechnique, à mesure qu'il recevait une arme, criait : "Qui veut me suivre ?" Et aussitôt des groupes de vingt, trente ou quarante ouvriers couraient se ranger derrière lui ; le tambour battait et on se mettait en marche. »

Un de ces groupes se dirige sur un dépôt de la garde royale, place de l'Estrapade. Les soldats se montrent aux fenêtres ; un jeune homme y grimpe pour parler à l'officier, et le convainc : le poste est évacué et les armes livrées au peuple. Un autre rassemblement se porte sur la caserne de Babylone, occupée par les Suisses. Les Suisses se barricadent et les échanges de tirs sont nourris et meurtriers entre eux et les assaillants : ouvriers, tirailleurs parisiens, étudiants, professeurs… Après trois quarts d'heure, le feu est mis à la caserne. Les Suisses s'enfuient ;

certains se rendent. Ceux qui ne veulent faire ni l'un ni l'autre rencontrent la mort…[1]

Le gouvernement a été renversé par les ouvriers et les Parisiens nostalgiques de l'Empire. Il y a une grande diversité d'opinions politiques, mais finalement, à force d'intrigues, les députés et les orléanistes, bien organisés, mettent sur le trône le duc d'Orléans, membre de la branche cadette des Bourbons, qui devient Louis-Philippe avec pour mission principale de calmer toutes les peurs que la révolution a fait naître dans la bourgeoisie. La république écartée, Girard dira plus tard que ce « ne fut, hélas ! qu'un accident dans les destinées de la France. »

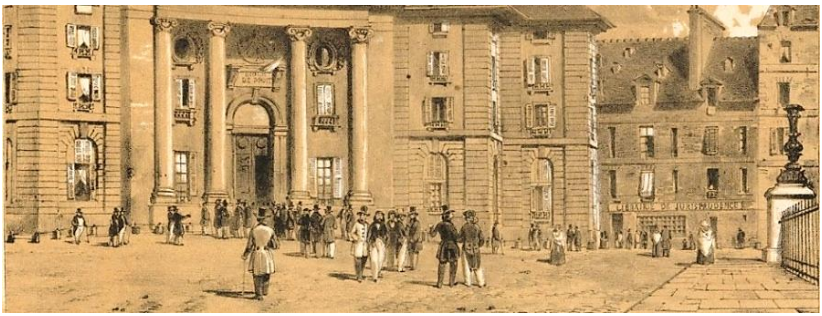
Sociétés étudiantes et émeutes du 20 au 22 décembre 1830

Les Républicains, mécontents de cette nouvelle monarchie, continuent leur lutte politique. Des étudiants en droit entreprennent de fonder des associations politiques. Arago, Blanqui, Raspail… fondent la *Société des amis du peuple*, dont Girard est membre. Sambuc fonde la *Société pour la liberté, l'ordre et le progrès*. Ces deux associations participent à une conspiration avec d'autres sociétés et les bataillons républicains de la garde nationale. Des conciliabules ont lieu sous le Pont des Arts, et l'insurrection prend la forme d'émeutes du 20 au 22 décembre, à l'occasion du procès des ministres de Charles X.

Les insurgés tentent de prendre le palais des pairs (le Luxembourg). « [Ils] ont cassé les réverbères, surtout vers le Pont-Neuf et la rue Dauphine ; ont injurié, menacé et attaqué la garde nationale, lui ont jeté des pierres, des coquilles d'huîtres, des tessons de bouteilles, en ont aussi lancé contre les maisons de ceux qui avaient placé des lampions à leurs fenêtres, dans les lieux où les réverbères avaient été brisés. Un certain nombre d'individus faisant partie des attroupements, avaient des armes,

---

[1] Sous la Restauration, les Bourbons font appel à des troupes suisses, renommées dans toute l'Europe. Deux des huit régiments d'infanterie inclus dans la garde royale de 1815 à 1830 sont formés de Suisses.



L'école de droit (en 1840)

même des armes prohibées ; des gardes nationaux ont été désarmés, d'autres sur le point de l'être ; plusieurs ont été blessés » (extrait de l'acte d'accusation).

Certains seront arrêtés sur place. Une enquête est diligentée pour trouver les meneurs et les membres du complot ; son instruction aboutira à un procès qui se tiendra en avril 1831 (voir plus loin).

Condamnation universitaire de l'étudiant Girard

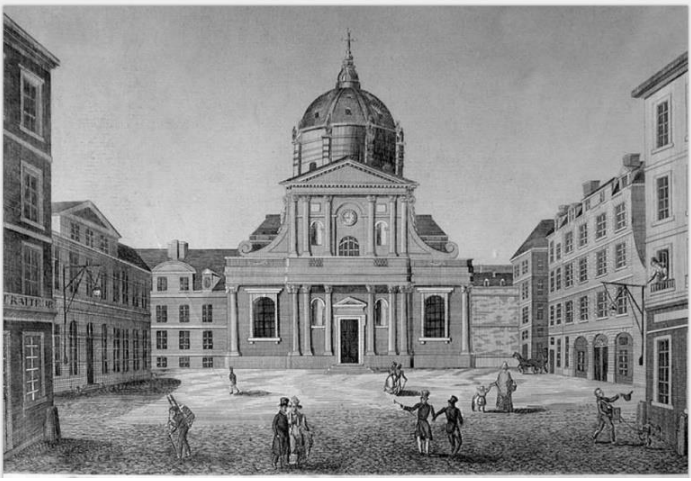
Les appels dans la presse républicaine à se réunir en associations étudiantes font réagir Barthe, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, qui rappelle qu'il est défendu aux étudiants « de former entre eux aucune association et d'agir ou d'écrire, en nom collectif, comme s'ils formaient une corporation légalement reconnue ».

De la *Société pour la liberté, l'ordre et le progrès* et la *Société des amis du peuple*, émerge, le 7 janvier 1831, un *Comité provisoire de la société des écoles* dont le but est de créer une association étudiante d'envergure.

Le 12, le comité publie une *Réponse à la proclamation de M. Barthe*, signée par treize étudiants, dont Blanqui, Ploque, Sambuc, Girard, Audry, Rouhier... Ce texte proteste contre la proclamation du ministre, qui invoque une ordonnance de la Restauration, et invite les élèves des écoles à se rassembler le 17 de ce mois, place du Panthéon pour une assemblée générale.

Barthe saisit le Conseil royal de l'instruction publique qui saisit à son tour le Conseil académique. Les étudiants sont cités à comparaître le 19.

La réunion organisée par le comité rassemble quatre mille étudiants, et ils doivent se déplacer à la Sorbonne, où la *Société des écoles* est fondée.

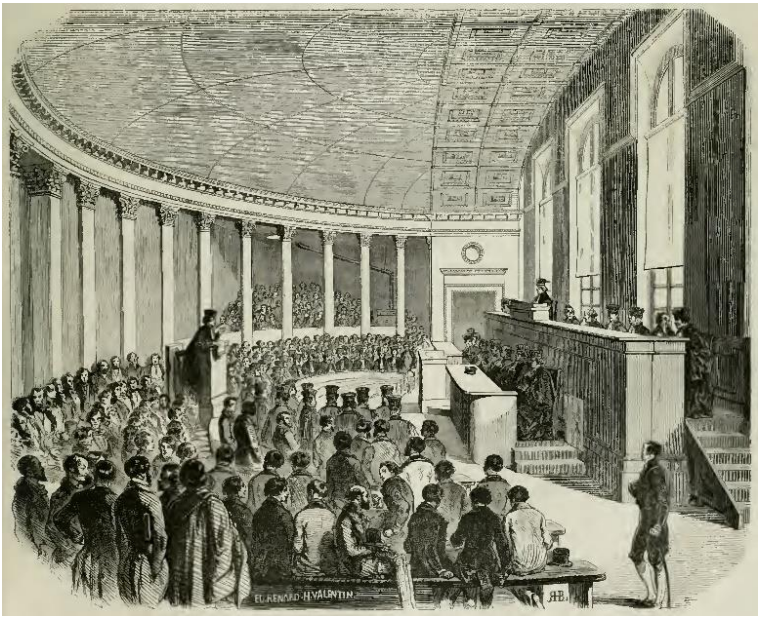


Vue de la Sorbonne, vers 1830

Comparaissant le 19, Sambuc lit pour le comité le texte suivant : « [Les membres du comité] ne savent ce que c'est qu'un prétendu tribunal qui prend le nom de conseil royal de l'instruction publique et qui saisit un autre prétendu tribunal qui prend le nom de conseil académique. En conséquence, ils déclarent que si les membres de cette espèce de Cour prévôtale prennent sur eux de faire acte de juges, travestissant ainsi un acte de violence en condamnation judiciaire, ils resteront chargés de la responsabilité qu'on encourt en ne s'appuyant sur d'autres droits que celui de la force, et ils se confient dans un avenir prochain pour le redressement de l'iniquité dont ils seraient victimes. »

Les condamnations sont lourdes : un an d'exclusion pour Sambuc, perte d'inscription pour Ploque et Blanqui, deux ans d'interdiction d'inscription à la faculté de droit de Paris pour Girard et de médecine pour Rouhier, « attendu qu'ils sont signataires de l'écrit déjà signalé ; qu'ils étaient d'un âge à pouvoir apprécier la gravité de la démarche à laquelle ils ont concouru ».

La foule envahit la salle du Conseil académique dont le mobilier passe par la fenêtre. Barthe est injurié ; des pierres et autres objets sont lancés sur sa voiture. Pour ces troubles, plusieurs jeunes gens sont arrêtés, dont Sambuc, Ploque et Blanqui. Une perquisition chez Sambuc met au jour son journal, qui l'implique dans la conspiration et les émeutes du 20 au 22 décembre. Tous sont disculpés des troubles de la Sorbonne, mais Sambuc reste en prison.



Le grand amphithéâtre de la faculté de droit de Paris pendant un concours

Girard, inquiété, trouve refuge chez Alexandre Dumas

Le journal de Sambuc est une mine de renseignements pour l'enquête sur les émeutes de décembre, dévoilant ses activités, ses contacts, compromettant de nombreuses personnes, même si c'est parfois sur des bases bien minces… comme l'indique cet extrait d'interrogatoire :

« Monsieur, vous voyez bien que puisque vous connaissiez M. Sambuc et que votre nom s'est trouvé inscrit sur son Journal, il est difficile de penser que vous n'ayez pas formé un complot avec lui ? »

Sambuc refusant de donner plus d'informations, plusieurs des personnes mentionnées, mais non nommées dans son journal, restent inconnues des enquêteurs. Des armes et des munitions en quantité sont trouvées chez Rouhier, étudiant en médecine. L'instruction saisit des textes qui établissent le projet de révolte armée ; la réalité du complot semble établie. Girard, selon ses propres termes, « [est] impliqué dans les premières poursuites du procès ». C'est sans doute pour cette raison qu'il est

forcé de quitter son domicile, et que pour une nuit, il trouve refuge chez Alexandre Dumas[1].

Au procès, en avril 1831, dix-neuf citoyens sont inculpés, dont la plupart sont des membres de la *Société pour la liberté, l'ordre et le progrès* et la *Société des amis du peuple*. Neuf sont étudiants dont Audry, Sambuc, Danton, Lenoble (étudiants en droit) et Rouhier. Quatre sont des artilleurs ou gardes nationaux. Les débats de ce procès des 19, dit aussi du Pont des Arts, débutent le 6 avril. Tous les inculpés seront acquittés le 15.

1832, une nouvelle chouannerie

Interdit d'inscription universitaire en droit à Paris, Girard va poursuivre ses études à Rennes.

Dans le même temps, le vieux roi déchu Charles X, en exil à Édimbourg, souhaite rétablir la branche aînée des Bourbons. Son petit-fils Henri, âgé de douze ans, deviendrait Henri V, sous-la régence de sa mère la duchesse de Berry. À cette fin, celle-ci débarque à Marseille en avril 1832 ; elle échoue dans la prise de la ville, faute de partisans. Elle rejoint en secret la Vendée en mai et déclenche un soulèvement le 4 juin.

Fulgence Girard, alors étudiant à Rennes, rejoint, comme volontaire de son école, la campagne menée par le général Dermoncourt contre ces nouveaux chouans. L'insurrection est rapidement matée et les conjurés dispersés. La duchesse de Berry sera finalement capturée en novembre.[2]

Les 5 et 6 de ce même mois de juin 1832, à Paris, une insurrection républicaine échoue. De nombreux républicains sont tués, blessés ou emprisonnés.[3]

---

[1] Alexandre Dumas père. Nous en parlerons à propos du poème épique de Fulgence Girard *Sisyphe* (cf. p.59).

[2] Par son engagement contre les Henriquinquistes (les partisans d'Henri V), l'opposant Girard a, de fait, contribué à conforter le régime de Louis-Philippe.

[3] Au moins 150 tués du côté des insurgés, plus de 400 blessés et plus de 1 500 arrestations ; 134 morts et 326 blessés du côté des forces de l'ordre. Cette insurrection de juin 1832 est dramatisée dans *Les Misérables* de Victor Hugo.

Combat de la Pénissière,
6 juin, épisode de la chouannerie de 1832

Les sociétés républicaines et les insurrections d'avril 1834

En 1833, Girard est de retour au Quartier Latin où il habitera 177 rue Saint-Jacques. Il publie en feuilleton avec Eugène L'Héritier une série de portraits au vitriol : *Les personnalités, appréciations critiques des contemporains* où l'on retrouve entre autres Thiers, Lafayette, Barthe, Guizot, Soult, Juliette Drouet... Comme d'autres de ses textes politiques de cette époque, le ton est engagé, vindicatif, méprisant. Voici, par exemple, ce qu'il dit sur Thiers :

« Physiquement et intellectuellement, c'est un nain ; immoralement, il a plus de cent coudées. » Parlant de Barthe, il écrit : « Barthe a le physique du bouledogue et le naturel d'un chat. Après avoir livré Jésus, Judas se pendit. Barthe se rendra-t-il lui-même justice ? […] Le remords est un dernier hommage à la vertu. D'autres vivent de mépris. »

Une nouvelle société républicaine s'est formée : la *Société des droits de l'homme* (SDH) dont le but est d'installer une République par l'insurrection. Girard la rejoint. Il y est secrétaire du Comité central d'affiliations républicaines, chargé de la correspondance avec les sociétés républicaines dans les départements, poste idéal pour notre homme de lettres engagé ; il y noue des contacts. Il organise, pour financer l'association et au profit des prisonniers politiques, une loterie patriotique en 1834.

Barricade de fiacres et de matériaux divers,
à Paris, en avril 1834

Le 9 avril 1834, la SDH et des sociétés ouvrières de Lyon lancent une insurrection dans cette ville. La SDH et d'autres groupes se préparent aussi à Paris. Les sections se répartissent armes et munitions. Au Quartier Latin, une section a son lieu de réunion à l'hôtel Saint-Dominique, au n°175 de la rue Saint-Jacques, attenant au logement de Girard. L'exécutif réagit et arrête, le 12 avril, de nombreux cadres de la SDH. Tracts, affiches, armes et munitions sont saisis. Dans son quartier, les membres du comité et les commissaires d'arrondissement ayant été arrêtés, Girard est chargé de tenir la permanence. L'insurrection commence à Paris le 13 avril au quartier Saint-Martin. Sur cette nouvelle, plusieurs sections du Quartier Latin descendent en armes

« À l'instant les réverbères furent brisés ; on construisit des barricades, au nombre de trois. La première fut élevée rue Saint-Hyacinthe, au point où elle tombe dans la rue Saint-Jacques [porte Saint-Jacques] ; la seconde vers le milieu de la rue Saint-Hyacinthe, entre les n°s 24 et 14 ; la troisième à l'angle de la rue Saint-Thomas, barrant la rue d'Enfer, à la hauteur de la maison n°20. Ces barricades, comme dans l'autre quartier, furent construites à l'aide de pavés, de voitures renversées, de tonneaux et de planches enlevées de vive force dans les maisons » (extrait du dossier de l'instruction : rapport Girod).

Girard tente d'organiser le mouvement sur les barricades de la rue Saint-Jacques, tenues par des étudiants et des ouvriers. Après plusieurs engagements, les insurgés ne peuvent plus la tenir, sont dispersés, et il doit la quitter. La troupe reprend le contrôle de Paris. De nombreux républicains sont arrêtés : insurgés, meneurs, idéologues... Quant à Girard, une visite domiciliaire est faite chez lui : il doit quitter Paris pendant trois mois.

Fulgence Girard
Dessin Virginie Siveton, mai 2020

Le procès d'avril 1834

Les "accusés d'avril" sont transférés à Paris pour un "procès monstre" devant une cour spéciale : la Cour des pairs. Fulgence Girard est cité plusieurs fois à l'instruction pour son rôle au sein de la SDH.

Girard, avocat au barreau d'Avranches, est l'un des défenseurs. Certains accusés choisissent comme conseil des personnes non inscrites au barreau, ce qui leur est refusé. En réaction et dans l'indignation générale, une lettre *Aux prisonniers d'avril* est publiée dans la presse, co-signée par l'ensemble des défenseurs. Se trouvant insultée, la Cour des pairs inculpe l'ensemble des défenseurs. N'ayant pas de preuve individuelle, la Cour demande à chacun, sur l'honneur, s'il a été signataire à son insu, s'exposant à des refus de réponse, ou des réponses vagues ou négatives. Girard est assigné à comparaître le 29 mai 1835 et nie avoir signé tout en se déclarant solidaire des co-accusés et prêt à assumer une condamnation. Girard est acquitté et le procès principal continue.

Plusieurs détenus de la prison Sainte-Pélagie parviennent à creuser un tunnel qui débouche dans le jardin d'une maison privée. Les organisateurs et complices sont présents dans la rue et dans cette maison ce jour-là pour s'assurer que les fugitifs puissent traverser la cour, puis la maison, atteindre la rue, et monter dans les voitures préparées à l'avance : Barbès tient le domestique en respect, Arago distrait la concierge, Girard fait le guet… L'évasion est un succès.

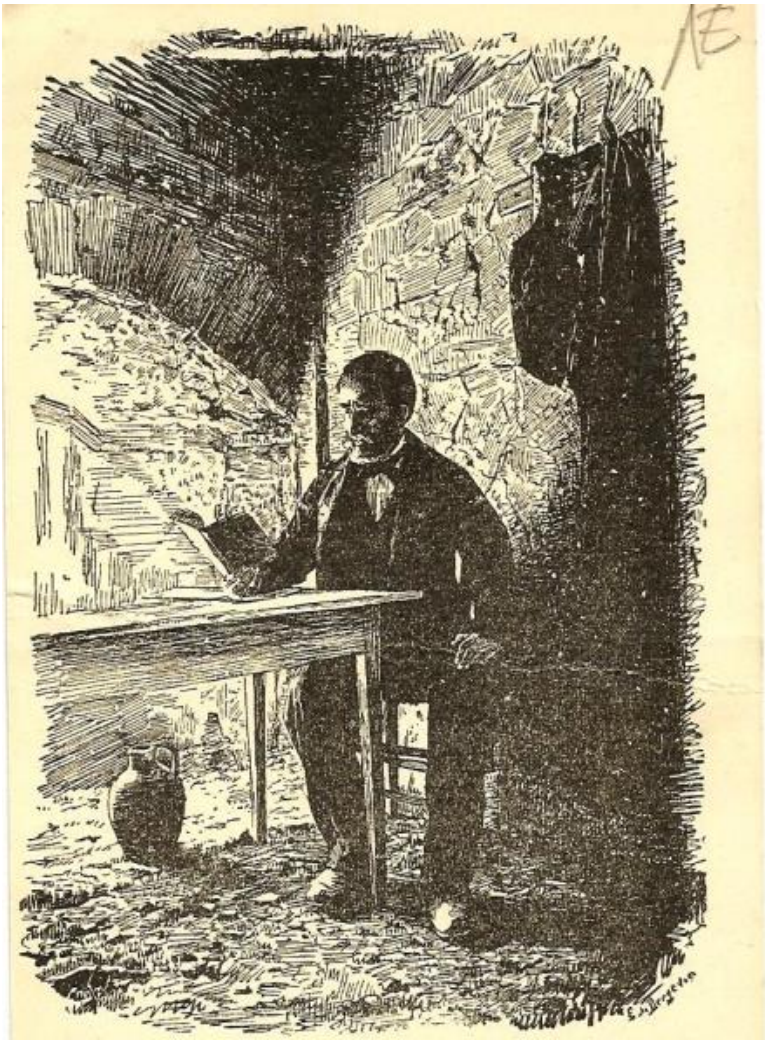
Mai 1839 et le Mont-Saint-Michel, prison d'État

Le 12 mai 1839, les républicains de la *Société des saisons* tentent de renverser Louis-Philippe pour instaurer une république sociale, avec parmi eux Blanqui, Barbès, Martin Bernard. Quatre cents insurgés parviennent à occuper brièvement l'Assemblée, l'Hôtel de ville et le Palais de Justice. L'opération échoue et les conjurés sont arrêtés.

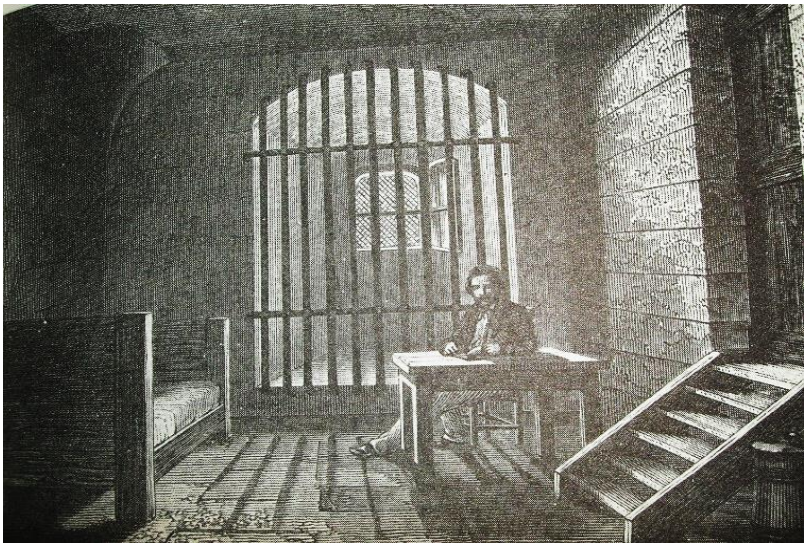
En 1839, le Mont-Saint-Michel est une prison d'État[1] qui accueille, depuis les émeutes de juin 1832, des prisonniers politiques de la monarchie de Juillet. Les conditions y sont terribles : il est rapporté que des détenus ont aggravé leur cas en prison pour être plutôt envoyés aux travaux forcés. Barbès et Bernard arrivent au Mont en juillet 1839, Blanqui en février 1840, ce qui les rapproche de leur ami Girard, résidant alors à Avranches. Ce dernier use de son influence en tant qu'historien (secrétaire de la *Société Archéologique d'Avranches*) et journaliste (directeur du *Journal d'Avranches*) pour les approcher. Repéré par l'administration, il ne cède pas aux intimidations. À partir de 1840, il entretient une correspondance secrète avec eux. Il est leur confident et leur soutien. Ensemble, ils complotent des projets d'évasion.

---

[1] Des opposants politiques et autres ennemis du pouvoir sont emprisonnés au Mont-Saint-Michel depuis au moins le XVIe siècle.



Blanqui dans sa prison au Mont-Saint-Michel



Prisonnier au Mont-Saint-Michel.
En 1841, l'installation de triples grilles rend plus inhumaines encore les incarcérations. Les prisonniers sont empêchés de s'approcher de la fenêtre, source de lumière, d'air et de vie sociale

Nous sommes près de la mer, il faudrait en profiter [...]. Il paraît que tu connais à Granville un batelier, un marinier ton obligé, et qui pourrait nous convoyer à Jersey après notre prison buissonnière. Tu pensais qu'il fallait gagner une campagne, près Granville, pour y attendre le moment de l'embarquement et les préparatifs nécessaires ad hoc. Je voudrais bien que tu m'expliquasses ton plan à ce sujet écrit Blanqui à Girard en octobre 1840. Ce plan est empêché mais ils organisent une autre évasion début 1842 au profit de Barbès, Blanqui, Bernard et Aloysius Huber. Les prisonniers sont parvenus à quitter leur cellule, mais Barbès, après avoir dépassé le surplomb, chute bruyamment de la corde d'une dizaine de mètres, ruinant leurs espoirs. Il est amené à l'infirmerie où il est pris d'une poussée de fièvre ; le médecin lui administre une saignée abondante à laquelle il survit.

La réforme électorale

Les contestataires continuent d'accroître leur mouvement. Ils veulent un régime plus démocratique ; ils réclament la "Réforme", c'est-à-dire une réforme électorale. Les libéraux veulent le cens à 100 Francs[1] ; les républicains demandent le suffrage universel. Ce mouvement prendra de l'ampleur jusqu'en 1848. Girard y est très actif dans son département. En 1840, Lamennais lui confie la mission de distribuer du matériel (exemplaires de circulaires et de pétitions). Il est correspondant des commissions démocratiques et des comités réformistes qui voient en lui un *patriote intelligent, actif, honnête, dévoué et dont l'influence [peut] être utile à [la] cause*. Il reçoit, distribue, fait imprimer des pétitions et autres textes ; il renseigne les comités centraux sur la situation dans son département.

La révolution de février 1848

En 1847, le mouvement de protestation prend de l'ampleur : banquets, discours, manifestations, presse. La récolte, très mauvaise, provoque une crise alimentaire qui dégénère en une crise économique. Pour Girard, cette crise entraîne la banqueroute de son entreprise du Moulin à papier de Brouains (voir chapitre suivant) et l'anéantissement de sa fortune.

Un grand banquet politique est organisé pour le 22 février 1848 ; la troupe se déploie en anticipation de troubles. Les manifestants répondent avec des barricades, et c'est l'explosion. Deux régiments passent du côté des insurgés et le roi doit abdiquer. La République est proclamée le 24. Les prisonniers politiques sont libérés.

À la fin de la monarchie de Juillet, Girard cumule, pour faits politiques, trois inculpations, et une condamnation. Sa fortune est anéantie mais, selon ses propres termes, *il n'en [crie] pas : Vive la république ! avec moins d'enthousiasme et de bonheur.*

---

[1] Ne peuvent voter que les personnes dont les impôts directs sont supérieurs au cens, ce qui représente moins de 1 % de la population (en 1831 : 168 000 votants sur trente millions de Français). Le cens est à 200 F en 1848.

La République de 1848 et le procès de Bourges

Un gouvernement provisoire s'organise. Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, doit remplacer les préfets royalistes. Pour ce faire, le 27 mars, il envoie Girard dans la Manche en mission de renseignement.

Des élections législatives au suffrage universel (masculin) sont organisées en avril 1848. Girard se présente à ces élections dans la mouvance des républicains sociaux.

Voici un extrait de sa profession de foi :

« Liberté ! C'est-à-dire le droit de faire tout ce qui ne porte pas atteinte au droit d'un autre, ou à l'intérêt de tous, - l'abolition de l'esclavage, - le respect du droit de propriété et des liens sacrés de la famille, - la liberté de la pensée sous toutes ses formes : parole, presse, beaux-arts ; la liberté des cultes, - la liberté des associations.

Égalité ! C'est à dire l'abolition de tous les privilèges, - égalité de droits et de devoirs, - suffrage universel, - réduction du nombre des places, - abaissement des gros traitements, - élévation des salaires insuffisants, - suppression des sinécures, assiette de l'impôt selon la justice : imposition des hypothèques conventionnelles, des rentes sur l'État et des actions industrielles ; - suppression de l'impôt qui frappe les denrées et les matières de première nécessité, - diminution de celui qui pèse sur la petite propriété, la petite industrie, le petit commerce, - augmentation et création des impôts qui portent sur les objets de luxe, - impôt progressif sur les fortunes.

Fraternité ! C'est-à-dire sollicitude active et constante de tous pour tous, - tutelle sociale de tout besoin, de toute faiblesse : crèches, salles d'asile, écoles ; - éducation gratuite, - élévation du salaire des instituteurs. - Ateliers publics pour l'homme sans travail, - asile pour le citoyen invalide, - que l'ouvrier soit affranchi de la tyrannie du capital pour l'organisation du travail, - que l'agriculture, l'industrie et le commerce soient affranchis de l'oppression usuraire de l'agio par le monopole de la banque dans les mains de l'État. »

Barbès à la tribune
Journée du 15 mai 1848

Les électeurs votent plutôt pour les républicains modérés. Les socialistes sont battus puis écartés du pouvoir.

Girard reçoit ses amis dans son moulin en même temps qu'ils complotent contre le pouvoir. Le 15 mai 1848, les républicains sociaux échouent dans leur tentative de renverser le gouvernement[1]. Les meneurs seront arrêtés. Parmi les prévenus, figurent ses amis Blanqui, Flotte, Barbès, Raspail, Blanc.

Le procès se tient devant la Haute Cour de justice de Bourges, du 7 mars au 3 avril 1849. Girard y défend Blanqui. Il y « adjure les jurés de se dépouiller, pour apprécier les faits imputés à [Blanqui], de toutes les passions politiques, de toutes les préoccupations de l'esprit de parti. »

---

[1] Le 15 mai 1848, les "insurgés" participèrent à un mouvement de foule, dont les causes sont encore en débat, et qui les mena jusqu'à l'Assemblée. Ils prétendirent à leur procès qu'on leur prêtait a posteriori une intention insurrectionnelle. Tous n'étaient peut-être pas insurgés au même titre...

Le banc des accusés au procès de Bourges (mars-avril 1849).
Fulgence Girard est l'un des avocats des insurgés du 15 mai 1848.
L'Illustration du 31 mars 1849

Entre-temps, Louis Napoléon Bonaparte avait été élu président de la République, en décembre 1848. Il prend le pouvoir par le coup d'État du 2 décembre 1851. La résistance en province donne lieu à répression. 26 000 opposants sont arrêtés, dont 10 000 seront déportés. Il n'y a quasiment plus de républicains en France.

Par deux plébiscites, Louis Napoléon transforme en un an la République en Empire

Napoléon III, vers 1860.
Tirage sur papier albuminé
par Mayer & Peirson

Fabricant de papier

Aujourd'hui l'écomusée du moulin de la Sée

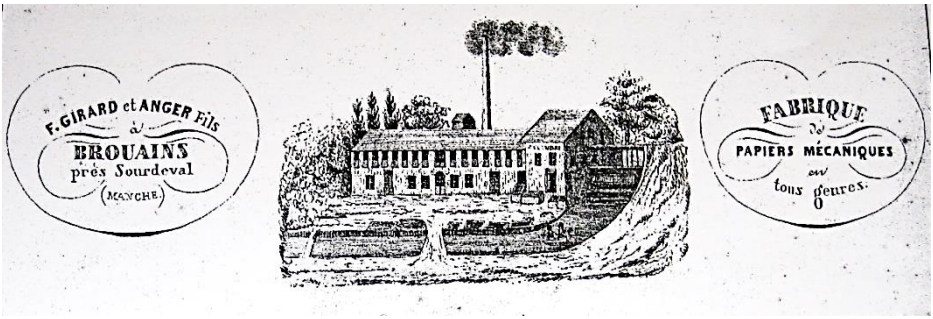
Les moulins de la vallée de la Sée

La Sée est un des fleuves côtiers qui, avec la Sélune et le Couesnon, se jettent dans la baie du Mont-Saint-Michel. Avant que la Sée n'arrive à Avranches, son débit est suffisamment abondant pour que, depuis le XVIe siècle, se soient implantés de nombreux moulins. D'abord des moulins à grains, puis des moulins pour la fabrication de papier… On a continué à appeler *moulins* des installations qui étaient devenues de véritables usines (à l'époque, on parlait de *fabriques)* constituant localement, dans les années 1830, une industrie florissante.

En 1847 Fulgence acquiert, avec deux autres financeurs[1] le moulin de Brouains près de Sourdeval (soixante ouvriers tout de même !). On reste étonné de cette orientation lorsqu'on le connaît plutôt écrivain et poète romantique… et que l'on sait aussi son engagement politique aux côtés des ouvriers parisiens en révolte…

---

[1] Denis Davy, de Paris et Angers et Fils.



Papier à en-tête de la fabrique "F. GIRARD et ANGERS Fils"

C'est peut-être dans son milieu familial des armateurs et terre-neuvas granvillais que l'on pourrait trouver une explication.

En effet, selon une pratique qui a perduré jusque dans les années 1880, les moulins à papier de la vallée de la Sée utilisaient largement comme matière première les voiles fatiguées et les cordages usagés des bateaux de la côte normande pour en faire de la pâte à papier ! Entre les armateurs et les moulins de la Sée s'était créée une relation commerciale suivie, au point qu'il s'était établi une "route des chiffonniers" entre Granville et Brouains, pour acheminer, en plusieurs jours cette précieuse ressource sur des ânes lourdement chargés...

Quelle que fût sa motivation, c'est un fait que Fulgence devient alors *patron papetier*... Plus encore, il est de ceux qui innovent en introduisant de la mécanisation... ce que redoutent les groupements ouvriers. En effet, l'industrie papetière passe alors du système des bacs formatés à celui des rouleaux, fabriquant ainsi du papier *en continu*... Fulgence semble à l'aise dans sa nouvelle situation d'industriel, si différente de celle de l'homme de lettres. Il habite sur le site ; c'est à Brouains que naît le 15 mai 1848 Julie, sa troisième fille.

Industriel éphémère…

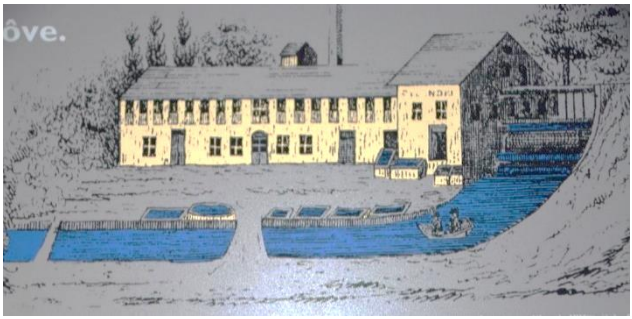
Dans les mêmes années 1847-1848, Fulgence fait de fréquents séjours à Paris, dans la droite ligne de ses engagements politiques en maintenant ses relations avec les meneurs des insurrections parisiennes Blanqui et Barbès, qui sont d'ailleurs venus le voir à Brouains. Cette situation est mal vue dans la famille proche… Son beau-père, Jean-Baptiste Desfeux la juge plutôt sévèrement. Parlant de Fulgence, il écrit à sa fille Adrienne dans une lettre du 23 mai 1848 : *Ses voyages à Paris me paraissent trop multipliés et trop longs. Je me permets de faire observer à M. Girard que s'il n'a à voir, à Paris, que les prétendus amis qui sont venus le voir à Brouains, MM. Barbès, Blanqui, je le plains, de pareils hommes ne pensent qu'à compromettre et faire offense. Où en serait-il aujourd'hui, s'il s'était rencontré avec eux le 15 de ce mois*[1]*… J'en tremble quand j'y pense…*

À Brouains, à deux pas du moulin,
la maison qu'habita Fulgence Girard avec sa famille.
C'est là que naquit sa troisième fille, Julie

---

[1] Jean-Baptiste Desfeux évoque ici l'insurrection du 15 mai 1848, à Paris, visant à renverser le gouvernement de la Deuxième République. Les meneurs arrêtés ce jour-là étaient effectivement les "amis" de Fulgence… Il leur restera fidèle puisque, lors de leur procès à Bourges en 1849, l'avocat Girard est au nombre de leurs défenseurs… Cf p.40.

Quoi qu'il en soit, l'activité industrielle de la vallée de la Sée, basée depuis des siècles sur l'énergie hydraulique est inexorablement menacée par la machine à vapeur ; ce contexte entraînera la faillite de la papeterie Girard. Les conséquences financières en seront lourdes, comme en témoignent, quelques années plus tard, les lettres échangées avec son épouse. Petitement logé à Paris, l'écrivain et poète Fulgence Girard vit de peu. Il court les éditeurs et, lettre après lettre, rend compte à Adrienne, restée à Bacilly, dans la maison familiale de La Broise, des espoirs qu'il met dans la publication de ses travaux.



Le moulin de Brouains

La roue à augets du Moulin de Brouains

La passion de l'Histoire

Comprendre et expliquer...

Les écrits de Fulgence Girard témoignent d'une abondance et d'une diversité tout à fait étonnante. Il passe de la poésie au pamphlet politique, du mémoire scientifique à la pièce de théâtre... Il se lance dans la littérature romanesque, tout en se faisant journaliste ou critique littéraire ; bref en tant qu'écrivain, Fulgence Girard est difficilement classable.

Mais si l'on y regarde plus près, ce qui est au cœur de tous ses écrits, c'est l'Histoire, l'histoire des faits et l'histoire des hommes qui les vivent. Son approche n'est pas celle d'un conteur, c'est davantage celle d'un chercheur tentant de comprendre et d'expliquer l'évolution du monde et de la société. En témoigne les premières lignes de son mémoire sur le *camp du Chatellier*[1] *:*

« Connaître ! Voilà l'étymologie et la signification du mot science ; demander, au passé, ce qu'il a produit puis enseveli dans ses ténèbres ; à l'avenir, les évènements de toute nature qu'il tient cachés dans son ombre et qu'il doit voir s'accomplir. [...] Voilà le double but où tend, dans ses études et dans ses veilles, l'intelligence humaine. [...] Des lois régulières et immuables dominent les mouvements sociaux comme elles régissent toutes les révolutions naturelles. Chaque évènement est à la fois un effet et une cause. »

Telle est pour Fulgence Girard, la mission de l'historien.

---

[1] Fulgence Girard avait signalé l'existence, près d'Avranches, de vestiges datant de l'époque romaine. Dans sa séance du 6 décembre 1837, la *Société Archéologique d'Avranches* lui demanda un mémoire sur cette question. C'est dans la rubrique "Feuilleton" du *Journal d'Avranches* des 17 et 24 juin 1838 qu'il rend public son travail, sous le titre *Mémoire soumis à la Société d'Archéologie sur le camp romain du Bois du Chatellier.* Ce rapport fut ensuite publié dans le tout premier tome des *Mémoires de la Société Archéologique d'Avranches*, daté de 1842.

HISTOIRE
GÉNÉRALE, ANECDOTIQUE, PITTORESQUE ET ILLUSTRÉE
DE LA
GUERRE D'ITALIE
CONTENANT
TOUTES LES PIÈCES OFFICIELLES
NOTES ET DOCUMENTS AUTHENTIQUES
SUR SOUVERAINS, GÉNÉRAUX, MINISTRES, ARMÉES, ARMÉMAQUES, ETC.

Dès ses premiers écrits et jusqu'à la fin de sa vie, il nous plonge dans des aventures incroyables qui traversent les siècles, de la période romaine jusqu'au Second Empire.

Notons que l'Histoire prend avec lui une extrême variété de forme et de contenu : ses chroniques relatent des évènements ; dans ses romans, il décrit un milieu, un contexte.

Son *Histoire de la Guerre d'Italie* publiée en 1860, un an après Solférino, est un ouvrage remarquable : la description scrupuleuse des faits est complétée d'exceptionnels documents d'archives et assortie d'innombrables anecdotes.

Mais d'abord, l'histoire de l'Avranchin, sa terre tant aimée

Fulgence Girard est l'un des membres fondateurs de la *Société Archéologique d'Avranches*[1], créée en 1835, dont il sera longtemps le secrétaire.

L'Annuaire d'Avranches, de 1842, est un bel exemple de son irrésistible attirance pour l'Histoire…

Les rubriques que l'on s'attend à trouver dans l'annuaire d'une ville y figurent, certes, et nous offrent une précieuse image de cette sous-préfecture de Normandie en 1842, mais c'est à l'histoire de cette ville que Fulgence Girard consacre l'essentiel de l'ouvrage. Il s'en explique très clairement dans la préface.

« Le désir de favoriser dans notre pays pour le peu qui nous est possible, la diffusion des connaissances si éminemment utiles, nous a inspiré l'idée de réunir dans une publication accessible à tous nos concitoyens, l'histoire de la contrée. »

À travers cet annuaire (il prévoyait d'y associer par la suite des collaborateurs de différentes disciplines) Fulgence Girard avait pour objectif, année après année, une telle *diffusion des connaissances.*[2]

---

[1] Devenue la *Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches, Mortain, et Granville.*

[2] Ce premier annuaire de 1842 ne fut pas suivi d'autres annuaires les années suivantes.

Bientôt une œuvre majeure, les *Chroniques de la Marine française, de 1789 à 1830*

Il était Granvillais, fils de marin et marin lui-même dans ses jeunes années, aussi l'histoire maritime est au cœur des nombreux ouvrages de Fulgence Girard : des romans, des nouvelles… et le sujet de multiples articles dans *La France maritime* que nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin. À partir de 1836, Fulgence Girard travaille avec son ami Jules Lecomte à cette histoire de la marine française en cinq tomes : immense fresque truffée d'aventures épiques et passionnantes. Des familles granvillaises y sont présentes dans quelques hauts faits comme la capture, dans l'océan Indien, du navire marchand anglais *le Warren-Hastings* par le Granvillais Louis-Jacques Épron de la Horie, commandant *la Piémontaise*.

Voici quelques lignes de ce récit[1] :

« À midi dix minutes, elle [*la Piémontaise*] se trouvait à portée de mousquet, sous la hanche du vaisseau anglais. Elle arbora alors le pavillon impérial, ce fut le signal de la canonnade la plus vive. Le commandant français ne tarda pas à s'apercevoir de l'avantage immense que l'état de la mer donnait au navire ennemi.

La houle était en effet si forte, que chaque fois que *la Piémontaise* se trouvait au vent du vaisseau de compagnie, l'inclinaison que lui imprimait la brise, le forçait à fermer sa batterie, et de n'opposer à l'ennemi que les canonnades de ses gaillards, quelle que fût au contraire la position du bâtiment anglais, l'élévation de sa coque lui permettait incessamment d'user de toute son artillerie. M. Épron sentit donc que l'intrépidité seule de son équipage était impuissante pour assurer la victoire ; que dans ces circonstances le succès dépendait de sa propre habileté. Il ne resta pas au-dessous de ce que le courage de ses marins réclamait de son expérience navale. À cinq heures moins un quart, l'ennemi privé de sa mâture, amena son pavillon. »

---

[1] *Les Chroniques de la Marine française, de 1789 à 1830*, édition de 1837, tome 4, p. 270.

Mais aussi l'histoire du "Grand Monde"...

Plus tard, loin des aventures maritimes, il nous dévoile, au fil des temps, les *Mystères du Grand Monde.*

C'est un captivant voyage dans le temps au cœur des *Palais, Résidences royales, Prisons d'État, Abbayes, Boudoirs et Salons* à la découverte de sombres et terribles histoires oubliées ou cachées... Le sous-titre de cette fresque historique en dit long : *Les principaux évènements qui s'y sont accomplis, assassinats, empoisonnements, séquestrations, séductions, adultères etc...* Bref, un impressionnant ouvrage, en sept volumes qui fit grand bruit lors de sa publication entre 1850 et 1853[1].

Adrienne Julie

Mais revenons en Normandie, et plus précisément à Avranches où s'ouvre une nouvelle page de la vie de Fulgence...

À vingt-neuf ans, le 3 février 1836, il épouse, à Bacilly, Adrienne Julie Desfeux, fille d'un notaire de Sartilly, de dix ans sa cadette.

Adrienne Julie Desfeux
(1817-1865)

Le portrait que nous en avons, nous laisse imaginer une jeune femme tendre, fine et délicate. Ce qu'on n'y perçoit pas c'est la détermination, la patience, le courage dont elle fit preuve aux côtés de Fulgence, l'accompagnant dans les jours difficiles, l'encourageant dans son travail, le soutenant malgré les critiques, et, bien sûr, assurant souvent seule la conduite de la maison et l'éducation des enfants lors des absences de Fulgence retenu à Paris.

---

[1] Comme Jean de La Fontaine pour ses *Contes et nouvelles en vers*, Fulgence Girard, à la fin de sa vie, dira regretter d'avoir ainsi dévoilé ces sombres histoires qui hantent les châteaux et les monastères dont le récit pouvait choquer la société de l'époque.

Une première fille, Marcelline, naît à Avranches en juillet 1837. C'est l'année de la publication de son roman *Marceline Vauvert*[1].

Les premières pages de cet ouvrage sont un long message « À madame Fulgence Girard » dont voici un extrait : « Je connus ton cœur et je crus à ta tendresse, ta candeur me rendit toutes mes illusions, ta ferveur tous mes enthousiasmes ; ton amour me fit de nouveaux sens et me dota de mon premier bonheur. »[2]

Nous aurons plus loin l'occasion de parler des nombreuses lettres qu'ils échangèrent et qui témoignent de l'amour profond qu'ils se portèrent.

Un chercheur doublé d'un communiquant

L'annuaire de la Manche de 1840 nous en apprend beaucoup sur les activités de Fulgence à Avranches dans le domaine de l'Histoire et de l'Archéologie. Il y est relaté par exemple que lors de la session de 1839 de la *Société normande* à Avranches :

« Fulgence Girard communique un mémoire fort intéressant sur l'état littéraire et scientifique de l'arrondissement : rattachant l'état moderne aux temps anciens, au moyen d'un coup d'œil rapide sur les personnes et les ouvrages qui, aux différents siècles intermédiaires, ont illustré le territoire d'Avranches, le jeune et savant rapporteur se livre à une appréciation pleine de mesure et de goût des différentes publications dont cette ville a été depuis quelques années le sujet et le théâtre. Un seul nom est omis par lui dans cette couronne de talents dont Avranches se glorifie à bon droit ; mais ce nom, il est dans tous les esprits, il est sur toutes les bouches : l'habile directeur de *La France maritime*, le chroniqueur brillant et savant à la fois des exploits de notre marine aux jours de la République et de l'Empire, se place

---

[1] Il sera de nouveau question de ce roman, intéressant à plus d'un titre, p. 64. Remarquons ici que si sa fille s'appelle *Marcelline* avec deux *L*, le prénom choisi pour l'héroïne de ce roman est *Marceline* avec un seul *L*. Cependant, l'écriture de ce prénom varie d'une édition à l'autre (Cf. p. 84). Nous utiliserons la graphie originale.

[2] Cet extrait est publié à la une du *Journal d'Avranches* du 22 octobre 1837. Il est suivi des premières strophes de son poème *Rêveries*, évoqué au début de cet ouvrage.

aux premiers rangs de cette jeunesse intelligente et forte dont il a raconté les travaux et les succès.

M. Fulgence Girard termine son mémoire par un coup d'œil sur l'état des arts à Avranches, sur la statistique bibliographique et le mouvement commercial de la librairie de l'arrondissement.

Cet excellent travail, non moins remarquable par l'exactitude et la science que par l'élégance du style est écouté jusqu'à la fin avec le plus vif intérêt. »

IIe Année. N° 4. Dimanche 22 Juillet 1838.

JOURNAL D'AVRANCHES,

FEUILLE POLITIQUE, AGRICOLE, COMMERCIALE, SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, d'Annonces légales et judiciaires, Affiches et Avis divers.

Ce Journal paraît le Dimanche.

Prix de l'abonnement, pour Avranches : un an, 10 fr., 6 mois, 6 fr. — Par la poste : un an, 12 fr., 6 mois, 7 fr. Les abonnements se paient d'avance. — On s'abonne à PARIS, chez M. Pierre de Latouche, rue St-Honoré, 397 ; à l'Office-Correspondance de

Le *Journal d'Avranches, feuille politique, agricole, scientifique, littéraire*[1], dont Girard est rédacteur en chef, nous retrace les activités de la Société d'Archéologie. Un important travail de collecte avait permis à la Société de créer un musée à Avranches.

Le 22 juillet 1838, le *Journal d'Avranches* nous révèle qu'à l'occasion de l'inauguration de ce musée… « cinq tableaux, venant de son salon, furent prêtés par Fulgence Girard, dont une aquarelle de grande dimension, due au riche pinceau du premier de nos peintres vivants, Eugène Delacroix. »

En effet les activités parisiennes de Fulgence l'avaient amené à fréquenter le monde artistique et littéraire de l'époque, dont Delacroix faisait partie[2].

Fulgence Girard est aussi avocat au barreau d'Avranches. Le *Journal d'Avranches* du 11 février 1838 rapporte un témoignage de sa convivialité : à l'occasion du traditionnel banquet annuel du barreau, il compose pour ses collègues une chanson de circonstance…

---

[1] Le premier numéro est daté du dimanche 2 juillet 1837.

[2] On retrouve dans cette aquarelle les thèmes qu'inspira au peintre Delacroix son voyage en Afrique du Nord de janvier à juillet 1832.

Aquarelle d'Eugène Delacroix
prêtée par Fulgence Girard pour l'inauguration
du Musée d'Avranches le 18 juillet 1838
(Collection privée)

Il partage son temps entre Paris et la Normandie, pour assumer ses multiples activités : avocat à Avranches et près la Cour d'appel de Paris, secrétaire de la *Société Archéologique d'Avranches*, rédacteur en chef du *Journal d'Avranches*, militant politique et… écrivain.

1838 sera une année marquante pour Fulgence qui devient père d'une deuxième petite fille prénommée Marie.

Historien du Mont

Fulgence Girard a grandi à l'ombre de ce rocher, il s'est passionné pour son histoire ; il en connaît tous les secrets. En mai 1839, lors d'une réunion de la *Société Archéologique d'Avranches*, « Fulgence Girard appelle l'attention de l'assemblée sur les travaux de restauration que le gouvernement se propose de faire exécuter au Mont-Saint-Michel et dont quelques-uns pourraient porter atteinte à l'intégrité de ce monument. Il propose à la Société de présenter à l'administration un mémoire sur le système de restauration le plus favorable à la conservation de ce précieux édifice. »[1] Les nombreuses recherches et communications de Fulgence Girard se concrétisent, en 1843, par la publication de son ouvrage *Histoire géologique, archéologique ou pittoresque du Mont Saint-Michel.*

Autre mission de l'historien : témoigner

C'est ce qu'il fait en publiant en 1849 l'*Histoire du Mont Saint-Michel comme prison d'État*. Nul ne peut lire sans émotion ce témoignage. De nombreux prisonniers politiques furent détenus au Mont-Saint-Michel mais le récit que Girard fait, dans ces pages, des conditions de détention des meneurs de l'insurrection parisienne de mai 1839, est poignant. Il connaît bien les hommes qui y sont enfermés, Barbès, Blanqui, Bernard… Il a combattu à leur côté pour la liberté et la justice. Il fait partie des avocats qui ont assuré leur défense devant leurs juges, il était là en 1839 lorsque les premiers condamnés sont arrivés à Avranches avant d'être conduits au Mont-Saint-Michel[2], il a fait connaître, il a dénoncé les effroyables conditions de leur détention, il a apporté son soutien à leurs familles…

Fulgence Girard écrit ce livre pour que le souvenir de ces faits soit gardé et inscrit dans notre Histoire.

---

[1] *Journal d'Avranches* du 3 mai 1839.

[2] *Journal d'Avranches* du 21 juillet 1839. Les études menées sur place par Fulgence Girard pour la *Société Archéologique d'Avranches* ont peut-être favorisé l'établissement de contacts utiles lui permettant de communiquer ensuite avec ses amis politiques.

L'écrivain

Poète à vingt ans...

Fulgence Girard
Portrait de jeunesse

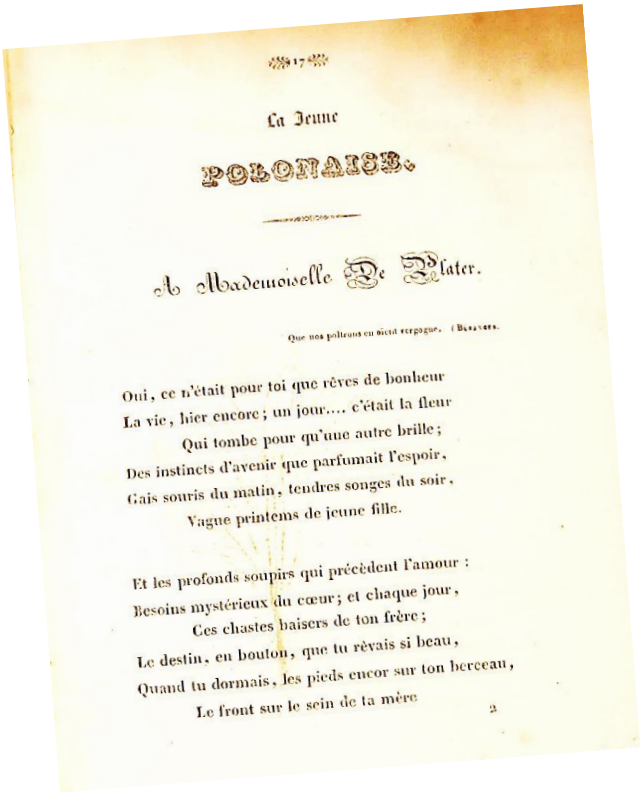
Souvenons-nous : c'était en 1827, au collège de Coutances, le jeune Fulgence adressait un poème à Lafayette... Quatre ans plus tard, c'est en écrivain engagé qu'il envoie au même Lafayette, alors président d'un *Comité central en faveur des Polonais,* un poème dédié à une mémorable combattante polonaise[1].

Lafayette l'en remercie par ces mots : *J'ai reçu et mis sous les yeux du Comité Polonais la lettre et la pièce de vers intitulée* La Jeune Polonaise *que vous avez bien voulu m'adresser. Il m'a chargé de vous remercier des sentiments patriotiques qui vous ont inspiré cet écrit.*

---

[1] Une insurrection contre la domination russe a commencé en novembre 1830. Fuyant la répression, de nombreux combattants se réfugient à Paris, où un comité d'accueil se crée pour les soutenir.

Fulgence Girard intégrera en 1832 ce poème dans son *Keepsake breton.* On ne manquera pas de remarquer dans cet extrait un accent qui évoque ses propres engagements parisiens :



17

La Jeune

POLONAISE.

A Mademoiselle De Plater.

Que nos poltrons en aient vergogne. (Béranger.

Oui, ce n'était pour toi que rêves de bonheur
La vie, hier encore; un jour.... c'était la fleur
Qui tombe pour qu'une autre brille;
Des instincts d'avenir que parfumait l'espoir,
Gais souris du matin, tendres songes du soir,
Vague printems de jeune fille.

Et les profonds soupirs qui précèdent l'amour :
Besoins mystérieux du cœur; et chaque jour,
Ces chastes baisers de ton frère;
Le destin, en bouton, que tu rêvais si beau,
Quand tu dormais, les pieds encor sur ton berceau,
Le front sur le sein de ta mère

2

Extrait du poème *La Jeune Polonaise* (*Keepsake breton,* p. 5)

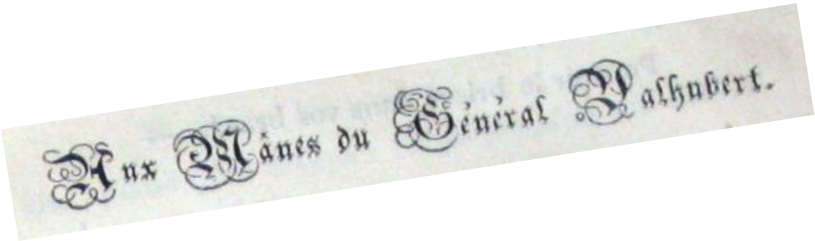
« Quand, pour venger ses droits, un peuple entier se lève ;
Quand, son Dieu pour témoin, il en appelle au glaive ;
Prêt au combat solennel,
Quand ce peuple se dit, de sa volonté forte :
“Frères, la liberté nous attend ! – Où ? – Qu’importe ?
Ou sur la terre ou dans le ciel !
[…]
Alors il brille aussi le jour de la victoire. »

Dans le même ouvrage, mais sur un ton nettement plus léger, le poème qui a pour titre *Marie-Jeanne* est un clin d'œil affectueux à sa ville natale…

Granvillaise en *capot*

Extrait du poème *Marie-Jeanne* (*Keepsake breton*, p. 24)

« J'aime ces fleurs que dore la Castille,
Une Espagnole au teint brun, dont l'œil luit
Noir sous les plis de sa noire mantille,
Jeune astre éclos sur le front de la nuit.
Que son regard… regard d'amour me plaise,
C'est vrai ; quels yeux !.... Et sans brûler les voir !....
Mais j'aime mieux, gentille Granvillaise,
Ton œil si bleu sous ton capot si noir. »



Plus officiel est le style du poème *Aux Mânes du Général Valhubert,* hommage à ce général d'Empire originaire d'Avranches, mortellement blessé à la bataille d'Austerlitz.

L'imposante statue qui, à Avranches, perpétue sa mémoire, a une histoire…

Réalisée en 1812, cette œuvre du sculpteur Pierre Cartelier a d'abord pris place dans la cour des Invalides à Paris.

C'est seulement en 1829 que la statue est acheminée à Avranches, ville natale du général.

En juillet 1832, elle est installée dans le jardin de l'évêché et inaugurée le 16 septembre 1832.

Lors de son inauguration, le, le poème de Fulgence Girard est dit et son texte scellé dans le socle du monument.

Cette statue se trouve maintenant au cœur de la ville, dominant la place qui porte son nom.

Statue
du général Valhubert,
à Avranches

Parmi les œuvres poétiques de Fulgence Girard, il faut citer le recueil *Sisyphe : Iambes*[1], publié en 1849. Sa préface est un véritable manifeste pour des réformes politiques et sociales que Girard estime impératif d'engager afin de lutter contre les injustices et la misère du peuple. *Sisyphe* porte la marque de sa fougue libertaire, de son engagement républicain et de ses espoirs démocratiques. En témoignent ces vers :

Extrait du poème *Le peuple* (*Sisyphe : Iambes*, p 120)

« Fatigué de souffrir, quand le peuple se lève,
Sa pique dans la main, ou les flancs ceints du glaive,
Qu'il gronde dans la rue, ou qu'il vole aux combats,
Il fait bien ! La justice est toujours dans son bras ;
Si sa foudre s'égare en frappant ses victimes ;
Ce sang innocent même a des leçons sublimes. »

Au cœur de ce volume de poèmes, Fulgence introduit un hommage à Alexandre Dumas pour l'avoir abrité alors qu'il était en fuite[2] : « dans cette vie de nomade proscrit, je trouvai sous votre toit une nuit d'hospitalité dont vous comblâtes le gracieux accueil en charmant sa veillée par vos belles poésies ».

Alexandre Dumas père
1802-1870
photographié par Nadar en 1855,
épreuve sur papier salé

[1] Iambes : alternance d'alexandrins et d'octosyllabes.
[2] Ce geste d'Alexandre Dumas a été évoqué précédemment (p. 31).

Novelliste et romancier

Fulgence est un excellent narrateur. Pour cet ancien marin, la mer, les côtes et les gens de Basse-Normandie sont des sources favorites d'inspiration. Ses articles, ses récits sont appréciés et publiés dans de nombreuses revues : le *Navigateur*, *La France maritime*...

Ses romans, comme souvent à cette époque, sont d'abord publiés en feuilleton. Ils sont accueillis avec intérêt. *Berthe la maréieuse*, qui paraît en 1834 est un bel exemple d'ouvrage ancré dans le terroir granvillais.

L'issue tragique
de *Berthe la maréieuse*
La France maritime,
tome premier, 1853

Extrait de *Berthe la maréieuse*
La grotte du Cap Lihou

« L'intérieur de cette caverne avait quelque chose de sinistre. Creusée irrégulièrement dans le roc, des masses de pierre semblaient prêtes à se détacher de sa capricieuse ogive. L'eau saumâtre d'une source, suintant goutte à goutte sur ses parois, les avait rouillées d'une mousse rougeâtre. Mais, qu'importait aux deux amis ces rochers et cette source ? Berthe était trop effrayée, et Pierre, lui, était trop heureux. »

Parmi la vingtaine de romans et nouvelles de son œuvre écrit, le roman *Un corsaire sous l'Empire* (publié en 1861) recoupe sans nul doute l'histoire de son propre père Nicolas Antoine, capitaine corsaire entre 1797 et 1811, qui fut prisonnier à trois reprises sur les pontons anglais. Fulgence, qui était âgé de quatre ans en 1811, en avait entendu parler dans son enfance…

Ce roman retient l'attention de Louis Ulbach, directeur de la *Revue de Paris* qui lui écrit, le 22 novembre 1854 : « Le travail dont vous m'avez entretenu, *Un corsaire sous l'Empire*, me paraît de nature à plaire aux lecteurs de la *Revue de Paris,* et je vous promets de lui faire bon accueil quand il sera terminé. Je vois en plus que la dimension ne devrait pas excéder 6 à 8 feuilles au plus, je trouverai une place dans 6 ou 8 mois. »

Extrait du roman *Un corsaire sous l'Empire :*
La description des îles Chausey.

« Rien de sombre et de terrible comme le spectacle qu'offre en hiver cet amas de récifs, au milieu desquels roule, écume et bondit une mer convulsive ; rien de gracieux au contraire, rien de calme et de charmant comme l'aspect dont il se revêt, au printemps, lorsqu'une herbe courte, forte, drue et toute constellée de pâquerettes, a reverdi ses croupes chauves ; quand les genêts et les ajoncs en fleurs dorent les versants de ses rochers, où la clématite laisse flotter ses guirlandes parfumées. »

Les îles Chausey
Les plages de France, Bertall, 1886, illustré par F. Meaule

Tout en étant par définition de la fiction, le roman est l'occasion de rendre compte, au passage, de réalités historiques du moment. Ainsi, dans *Un corsaire sous l'Empire,* Girard lève le voile sur certaines pratiques en matière d'échanges de prisonniers.

Lorsque les hostilités entre deux pays s'éternisent, comme ce fut le cas sous l'Empire entre la France et l'Angleterre, chaque camp se trouve détenir à un moment un grand nombre de prisonniers tout en ayant aussi beaucoup de ressortissants capturés par l'ennemi. Arrive un moment où des voix s'élèvent pour préconiser un échange… En bonne logique il se fait nombre pour nombre, et à égalité de grades. Cela étant, on apprend que les Anglais libéraient en priorité les hommes étrangers à la navigation, entendez par là les *non-matelots*, par exemple les soldats capturés lors de transports de troupes par mer (ce fut le cas lors de la guerre d'indépendance américaine). Ils libéraient aussi les matelots les plus faibles et les plus malingres, c'est-à-dire les moins aptes à reprendre le combat… La conséquence, signalée par Girard, est que certains prisonniers allaient jusqu'à s'affamer pour être plus vite échangés.

Extrait du roman *Un corsaire sous l'Empire*

« Il n'y avait pour le moment que cinq ou six pauvres diables assis dans des angles ou couchés sur le pont, dans un état de maigreur et d'exténuation extrêmes. C'était moins la maladie qu'un système diétique poussé à ses dernières limites qui les avait réduits à cet état. Comme les Anglais, dans les échanges, choisissaient généralement les hommes étrangers à la navigation, ou les matelots les plus faibles et les plus malingres pour constituer le nombre de prisonniers qu'ils devaient rendre, beaucoup de marins, désespérés par les angoisses de la vie de ponton, se privaient presque de toute nourriture pour se faire comprendre dans ces échanges, au point que trop souvent ils payaient leur liberté de leur vie. »

Eugène Sue
1804-1857

Au nombre des lecteurs enthousiasmés… Eugène Sue, qui adresse à Girard ce commentaire élogieux :

« Ces feuillets, légers par la forme, sont au fond de vraies pages d'histoire. […] J'ignore sur qui vous avez copié Launel et le père Houssin, mais j'atteste qu'ils ont existé ; l'imagination ne produit pas de ces types-là. Ils sont trop vivants pour être son œuvre ; elle ne crée pas elle évoque. […] Je connais les principaux acteurs de votre drame, malgré les noms dont vous avez masqué leurs personnalités. Que m'importe le vocable de Jules Serval, si dans ses faits et gestes je reconnais l'héroïque capitaine Souville, dont le nom est si populaire sur toutes nos côtes septentrionales, et qui, naguère encore commandait un de nos paquebots-postes sur ces eaux où il avait si souvent médusé le commerce anglais. »

Fulgence Girard est aussi un romancier engagé…

La violence avec laquelle il dénonce, dans certains écrits politiques, les scandales et les injustices sociales, se retrouve parfois aussi dans ses récits romanesques.

C'est le thème dominant de *Marceline Vauvert*, ouvrage publié en 1837, qu'il dédie à son épouse Adrienne Julie.

Dans les toutes premières pages de ce roman, il condamne avec force la place prise, dans la société de son temps, par les considérations de fortune et de biens. Il constate qu'elles sont devenues déterminantes dans la conclusion des mariages, au mépris de la dignité des femmes.

On trouve dans ces pages des accents modernes qui rejoignent certains combats d'aujourd'hui :

Extrait du roman *Marceline Vauvert, dédié* à son épouse
Dans la dédicace : « À madame Fulgence Girard

[…] Le dieu de notre société c'est l'or….

Chaque notaire a, dans son étude, une statistique matrimoniale de son canton ; toute jeune fille y est scrupuleusement comptée ; cherchez les sympathies dans la ligne des totaux ; faites la balance ; – un mariage est une équation.

L'Asie, dans ses bazars, a conservé plus de dignité à la femme : là du moins, un prix est attribué à la beauté. Chez nous, une femme n'a exactement que la valeur de sa dot ; sa vertu se traduit en chiffres ! Profanation et simonie ! la jeune fille se vend, aujourd'hui, comme, du temps de la grande guerre d'Espagne, se vendaient les madones d'argent et les calices d'or ; – au poids du métal ! »

Ce roman *Marceline Vauvert* nous réserve d'autres surprises : Il révèle le côté rebelle et facétieux de l'auteur…

Jugez plutôt : son éditeur ayant exigé de Girard qu'il allonge son roman d'une centaine de pages, Fulgence ne change en rien son récit mais ajoute, à la fin de chacun des deux tomes, une cinquantaine de pages étrangères au roman !

L'histoire ne dit pas à quel moment l'éditeur (Hippolyte Souverain, à Paris) et l'imprimeur (imprimerie et librairie de Brodard, à Coulommiers) ont chacun découvert la supercherie de l'auteur et l'audace de ses propos[1]…

---

[1] Des extraits de ces *pages ajoutées* sont présentés à la fin du présent ouvrage (p. 121 et suivantes) sous le titre : « Et ce n'est pas tout… ».

En littérature, pour se faire connaître, il faut être à Paris...

Après les heures tumultueuses de la monarchie de Juillet et de la Seconde République, notre écrivain tente de se faire un nom dans le Paris du Second Empire.

Alors que son épouse Adrienne veille sur sa famille[1], restée dans la propriété de La Broise à Bacilly, Fulgence fait de fréquents séjours à Paris. Après la faillite de l'entreprise de fabrication de papier de Brouains, en 1848, Fulgence a d'énormes soucis financiers. Retrouvons-le en 1854 : il loue à Paris rue de la Michaudière un modeste appartement au quatrième étage d'un immeuble. C'est de là que Fulgence, homme de lettres de province, va tenter de se faire un nom dans les milieux parisiens...

Les lettres qu'il échange avec son épouse dans ces années-là sont émouvantes. Elles nous font partager son quotidien et nous plongent dans les milieux artistiques et littéraires de l'époque, certes brillants mais durs et sans pitié.

Dans une lettre à Adrienne, Fulgence décrit le milieu dans lequel il est plongé *: « Si dans la fréquentation de ce monde... on a le tourbillon des médisances, la surexcitation des passions de toute sorte et les relations où les petits mensonges de toutes natures sont les jetons dont chacun paye ou veut être payé, on a le précieux avantage d'être, aussi, libres. »*

La lecture de cette correspondance privée nous permet de l'imaginer dans cet univers parisien, de partager ses espoirs, ses soucis financiers, sa tristesse loin de sa famille, les amitiés qui le réconfortent ou la joie d'une bonne nouvelle....

Dans son *nid* (c'est ainsi qu'il désigne le logement qu'il habite alors) il consacre de longues heures à l'écriture. Il se rend dans les bibliothèques pour y faire de minutieuses recherches, il rencontre les amis qui peuvent l'aider et surtout, dans la mesure de ses moyens, il s'efforce de s'introduire dans les cercles littéraires, il fréquente les spectacles en vogue et les soirées mondaines...

---

[1] En 1851 : sa fille aînée Marcelline a quatorze ans ; Marie en a treize ; la plus jeune, Julie, n'a que trois ans (Inès, la petite dernière naîtra en 1855).

COMÉDIE FRANÇAISE

Monsieur Arsène Houssaye prie
Monsieur Fulgence Girard
de lui faire l'honneur de venir passer la Soirée
au Foyer de la Comédie Française, le Samedi
28 Février à minuit.

— ON DANSERA —

Cette Carte est personnelle et devra être remise en entrant

L'administrateur général de la Comédie-Française
Arsène Houssaye invite Fulgence Girard à une soirée au Foyer.

On trouve des traces de ses sorties à la lecture des lettres qu'il recevait : le 20 octobre 1849, c'est une invitation, avec en-tête de la *Revue des Théâtres,* faite par Victor Herbin à une première au théâtre du Gymnase. Ci-dessus, une invitation d'Arsène Houssaye, administrateur de la Comédie Française, à une soirée dansante au foyer. En septembre 1854, voici ce qu'il écrit à Adrienne : *Depuis quelques jours, je vole de spectacles en spectacles et ne suis pas encore au bout. Mardi, j'étais aux Variétés à assister à la première représentation d'une pochade assez médiocre, mais mercredi j'avais ma revanche à l'Opéra-comique où l'on donnait le* Pré-aux-clercs[1] *monté avec un soin et une munificence extrême, ça été une soirée charmante. J'en ai d'autant mieux profité, joui, que je me rappelais que nous avions, il y a des années de cela, assisté à cet opéra ensemble.*

Ce dernier propos nous révèle un Fulgence Girard peu connu mais que l'on découvre à travers sa correspondance : à Paris, c'est un homme qui souffre d'être loin de la femme qu'il aime et trop souvent séparé de ses "filles chéries"...

---

[1] *Le Pré-aux-clercs* est un opéra-comique de Ferdinand Hérold.

C'est sans succès qu'il s'essaye au théâtre

Fulgence va écrire plusieurs pièces qu'il tente de faire jouer mais il faut bien constater que malgré les appuis dont il dispose, ses multiples démarches et ses efforts pour adapter ses textes au goût du moment, c'est un échec.

À son épouse Adrienne qui se soucie de l'avancement de ses projets, Fulgence fait part de ses difficultés, de ses soucis ; dans une lettre de janvier 1854, il nous plonge dans l'atmosphère des milieux de théâtre qu'il fréquente.

Il y explique que son ami Jules Lecomte[1] avait transmis le manuscrit de sa pièce *La Maréchale de Saint-André*[2] à Léon Guillard, un auteur dramatique bien introduit à la *Comédie-Française*. Fulgence avait ensuite appris par Jules que Guillard « avait trouvé très saisissante l'entrée en scène de Condé mais qu'il avait trouvé la pièce beaucoup trop longue ». Fulgence confie alors à Adrienne : *Ce jugement est peut-être une condamnation car toute pièce mauvaise est trop longue…*

La Maréchale de Saint-André n'eut en effet aucun avenir…

Nous avons retrouvé dans ses manuscrits d'autres écrits. L'un de ses romans, *Un diplomate sans le savoir,* est publié en feuilleton dans le journal *Le Siècle* entre le 4 et le 22 mai 1861… En juin 1870, Fulgence en fait une comédie en un acte et en vers. On n'a aucune trace du sort qui fut réservé à cette pièce… Ni à cette autre, *Le Firman*[3], drame en un acte, également en vers, qui se déroule dans un harem…

Ce qui est certain, c'est que pour notre écrivain, le succès n'est pas venu du côté du théâtre…

---

[1] Fidèle ami de Fulgence, ce proche collaborateur a cosigné les cinq volumes des *Chroniques de la Marine Française de 1789 à 1815.*

[2] *La maréchale de Saint-André ou "Les papiers dangereux"* est une comédie historique en cinq actes. L'action se déroule en 1560 au château d'Amboise. Elle met en scène quatorze personnages : gentilhommes, pages, sergents d'armes, valets, hallebardiers et archers…

[3] Décret émis par un souverain dans certains pays d'Orient.

Fulgence Girard...
dans *La Comédie humaine* de Balzac !

WERDET, ÉDITEUR,
10, RUE DE SEINE.

DE BALZAC.

EN VENTE : La dernière livraison formant les tomes 7 et 8 des ÉTUDES DE MOEURS ou tomes 3 et 4 des SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE; contenant : Les

ILLUSIONS PERDUES,

La Vieille Fille ! — La Grande Bretèche, 2 vol. in-8, prix : 15 fr.

Les ÉTUDES DE MOEURS, MAINTENANT COMPLÈTES, sont divisées en trois séries : SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, 19 beaux vol. in-8 ; prix : 90 fr. ; franc de port et d'emballage, pour toute la France, CENT FRANCS.

Le 24 janvier 1837 dans le journal *La Quotidienne* :
Annonce de la sortie des tomes 3 et 4 de *Scènes de la vie de province*
contenant : *Illusions perdues*

Courant les théâtres, les cercles, les soirées et les salons mondains de l'époque, Fulgence fait partie du monde artistique et littéraire parisien.

Le milieu qu'il fréquente est celui décrit par Balzac dans ses romans de *La Comédie humaine*. On sait que dans l'ensemble de son œuvre, Balzac créait ses personnages en s'inspirant de ses contemporains... C'est le cas de Fulgence Girard, qui inspira à Balzac l'un des personnages du roman *Illusions perdues* : un certain *Fulgence Ridal*, qui évolue dans un groupe de jeunes intellectuels, le *Cénacle*, composé de scientifiques, d'écrivains, d'artistes... Voici comment Balzac brosse le portrait de notre personnage[1] : « Fulgence Ridal est l'un des auteurs de notre temps qui ont le plus de verve comique, un poète insouciant de gloire, ne jetant sur le théâtre que ses productions les plus vulgaires, et gardant dans le sérail de son cerveau, pour lui, pour ses amis, les plus jolies scènes.

[...] Fulgence Ridal est un grand philosophe pratique. Sa science du monde, son génie d'observation, son dédain de la gloire ne lui ont pas desséché le cœur. Aussi actif pour autrui qu'il est indifférent à ses intérêts, s'il marche, c'est pour un ami. »

---

[1] Chez Balzac, Fulgence Ridal finit sa vie comme vaudevilliste, à la direction d'un théâtre.

Sa vocation : le journalisme

Fulgence Girard a composé des poèmes, imaginé des histoires romanesques, s'est essayé au théâtre… mais le domaine dans lequel ses contemporains ont unanimement reconnu ses talents, c'est le journalisme…

Une presse en plein essor

REVUE MARITIME
PAR AN, SIX FRANCS.

LA
FRANCE MARITIME.

Le Siècle.

Au XIXe siècle on assiste à une véritable explosion de la presse. Plusieurs phénomènes se conjuguent.

Il y a d'abord l'évolution des moyens techniques dans la fabrication du papier et dans l'imprimerie. Par ailleurs, cette époque voit l'important développement des transports maritimes et terrestres, invitant aux voyages et aux échanges…

Ajoutons un contexte politique et social dans lequel la communication prend une place majeure : la presse permet d'informer, de débattre, de convaincre… Elle fait découvrir et partager… Littérateurs, scientifiques, politiques, hommes d'action, chefs d'entreprise se précipitent sur ce média de masse, dont le large recours à l'illustration renforce la popularité.

Et le public est là, avide de connaissances, friand d'actualités, entendant suivre les affaires en cours mais aussi se tenir au courant des tendances artistiques, littéraires, politiques du vaste monde… Dans l'éditorial de son premier numéro, le *Monde illustré* exprime très bien cet impressionnant développement de la presse d'actualités :

« L'opportunité est double : elle naît à la fois — et du goût du public qui est devenu plus général, — et des moyens de satisfaire ce goût, qui se sont multipliés. Le goût public devenu plus avide, plus chercheur, plus insatiable que jamais ! — le public auquel il faut du nouveau, du surprenant, de l'imprévu… […] Quant aux moyens de le satisfaire… ils se sont multipliés par la facilité que la vapeur et l'électricité ont donné à la circulation des nouvelles, […] Ainsi, avec la passion du public pour l'inconnu, est né le rapide moyen de l'assouvir ! »

Les journaux se multiplient. Dans cette profusion, de grandes revues hebdomadaires illustrées vont ainsi voir le jour : *La Mosaïque* en janvier 1838, *L'Illustration* en 1843, le *Monde illustré* en 1857, *L'Univers illustré* en 1858 et d'autres encore…

Fulgence et les journaux

Chaque étape de la vie de Fulgence est marquée par une relation très forte avec le monde de la presse.

Il écrit des articles dans toutes sortes de domaines, il y publie ses feuilletons, il y expose ses convictions… En 1837, avec l'imprimeur Édouard Tostain, il crée le *Journal d'Avranches* dont le sous-titre est à lui seul un programme : « Feuille politique, agricole, commerciale, scientifique, littéraire, d'annonces légales et judiciaires, Affiches et Avis divers » ! Fulgence en est le rédacteur principal.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS : Paris et Départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr. Pour l'étranger, le port en sus. Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

3me Année. — N° 107. 30 Avril 1859.

BUREAUX : A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens. La reproduction et la traduction sont interdites.

On le retrouve dans le collectif d'auteurs attachés à des revues très prisées du public telles que la *Revue maritime, Le Siècle, La France maritime* ou le *Monde illustré* pour lequel il est un incontournable collaborateur[1]. Et, comme un clin d'œil, n'oublions pas l'autre rencontre de Fulgence Girard avec la presse : sa fabrique de papier du Moulin de Brouains. Elle fut spécialement conçue, nous l'avons vu, pour produire du *papier en continu* répondant ainsi aux exigences nouvelles dans l'impression des journaux.

---

[1] Nous reparlerons, p.74, de cette collaboration de Girard au *Monde illustré*.

La littérature maritime en vogue

Le début du XIXe siècle voit l'épanouissement de la littérature maritime. Elle se répand en France où le public se découvre soudain une passion pour ce genre littéraire. La presse va répondre à cet engouement. En témoigne cet extrait d'une autre lettre de Louis Ulbach, directeur de la *Revue de Paris*, datée du 21 novembre 1854, à Fulgence Girard :

« J'ai lu les premiers chapitres de votre roman. Sur le style, je n'ai aucune objection à faire, et je crois que le drame est intéressant. Mais il est bien difficile de m'engager absolument sur la lecture de deux chapitres, il peut y avoir des pierres d'achoppement dans la suite. Je ne vous dissimule pas que le roman moyen-âge a énormément perdu de sa valeur et que la *Revue de Paris* en général lui est un peu contraire ; les analyses intimes, les mœurs actuelles, le socialisme appliqué à la peinture des caractères, voilà ce que nous cherchons. Toutefois, cette remarque n'est pas un refus. Que ne me donnez-vous quelque chose d'analogue à ce que vous publiez dans *Le Siècle*, un grand et bel épisode maritime ! Trafalgar, Navarin ! etc... Je vous recevrais cela de la dimension que vous voudriez, et à bras ouverts Sans compter que je regorge de romans et que vous attendriez pour passer tandis que je n'ai rien de semblable à des études maritimes [...] Il est bien entendu que je ne vous refuse pas, j'attends la suite mais j'aimerais mieux, encore une fois, ce qui nous manque surtout, une bataille navale. Tout à vous, Louis Ulbach ».

Deux revues spécialisées rencontrent très vite le plus grand succès. Sorties à Paris la même année, 1834, le *Navigateur, revue maritime*[1] et *La France maritime* proposent à leurs lecteurs des articles, des chroniques, des récits, des reportages avec comme seul sujet : la mer et les marins...

Tout à vous
L. Ulbach

Signature de Louis Ulbach au bas d'une lettre informant Fulgence Girard que son roman *Un corsaire sous l'Empire* ne pourrait paraître, dans la *Revue de Paris*, qu'à partir de mars ou avril 1856

---

[1] Créée au Havre en 1829, cette revue initialement nommée le *Navigateur*, est reprise à Paris en 1834 sous la direction de Jules Lecomte, sous le nom *Revue maritime*.

À partir de janvier1838, la *Revue maritime* affiche clairement dans son sous-titre la teneur de ses articles : « Naufrages, pirateries, voyages, incendies, évènements de mer, histoire de la marine et littérature maritime ».

Fulgence Girard a navigué dans sa jeunesse et reste très attaché aux rivages qui l'ont vu naître et aux hommes et femmes qui y vivent. Il est aussi, nous le savons, passionné d'histoire.

Il a donc, tout naturellement, fait partie des premiers auteurs à apporter leur contribution à cette presse nouvelle. Il est au rendez-vous dès le premier numéro de la *Revue maritime* le 20 janvier 1834. Y sont présentés quatre articles dont *La Vigie de Koat-Vën* signé Girard[1]. Pendant les quatre années d'existence de cette revue, de 1834 à 1838, il fait partie des rédacteurs aux côtés d'Eugène Sue, Fenimore Cooper, Alphonse Karr, Edouard Corbière, Léon Gozlan, Louis Reybaud… d'anciens marins, pour la plupart, qu'il côtoiera longtemps dans sa carrière d'auteur maritime.

Cet amour qu'avait Fulgence pour les gens de mer et son talent pour en parler ont été remarqués par certains de ses contemporains. Ainsi, Jules Vallès, dans son roman largement autobiographique, *L'enfant*[2], se remémore les lectures qui l'ont marqué : « Désespoirs des naufrages, soupirs de bronze, tourbillonnage des oiseaux… »

C'est alors qu'il évoque les écrits de Fulgence Girard, en le désignant comme son « *tempêtard* favori ».

Jules Vallès
(1832-1885)

---

[1] Il s'agit d'une analyse par Fulgence Girard de l'ouvrage éponyme d'Eugène Sue paru en 1833.

[2] Ce roman fut publié en feuilleton dans *Le Siècle* en 1878, cinq ans après le décès de Fulgence Girard, que Vallès mentionne dans l'épisode qui paraît le 18 juillet.

Le combat d'Aboukir [1798]
Gravure illustrant l'article de Girard
dans la *Revue maritime* (1836)

La même année que la *Revue maritime*, en 1834, sort *La France maritime,* créée par Jules Lecomte, ami intime de Fulgence Girard, et Amédée Gréhan.

Les feuilles hebdomadaires de cette revue entre 1834 et 1840 vont constituer quatre gros volumes rassemblant des articles, des chroniques, des nouvelles... Fulgence Girard y apporte sa contribution aux côtés d'auteurs comme Eugène Sue, Édouard Corbière... Il figure en particulier dans le premier volume où il retrouve ses souvenirs de jeunesse en écrivant *Le Mousse.*

De la même manière, les quatre années de détention vécues par son père Nicolas Antoine Girard sur les pontons anglais[1] l'ont probablement inspiré lorsqu'il écrit *Les Prisons d'Angleterre,* texte qui sort dans *La France maritime* en 1834.

La *Revue maritime* publie *Un drame sur les grèves*, en 1840. Dans cette nouvelle, Girard entraîne cette fois le lecteur dans les sables de la baie du Mont-Saint-Michel.

Ses écrits sont également publiés dans *Le Siècle*, quotidien majeur d'actualités, apparu en juillet 1836, qui s'annonce comme *Journal politique littéraire et d'économie sociale.* À partir de 1847, *Le Siècle* propose à ses lecteurs des suppléments littéraires publiant des écrits de Balzac, Hugo, Dumas... Fulgence Girard sera parmi les auteurs du volet littéraire du *Siècle* avec notamment *Un corsaire sous l'Empire* en 1861, puis *Marceline Vauvert* et *Sur nos grèves.* Ses *Chroniques de la Marine française* sont dans *Le Siècle* entre 1850 et 1873 pour la période 1815-1848.

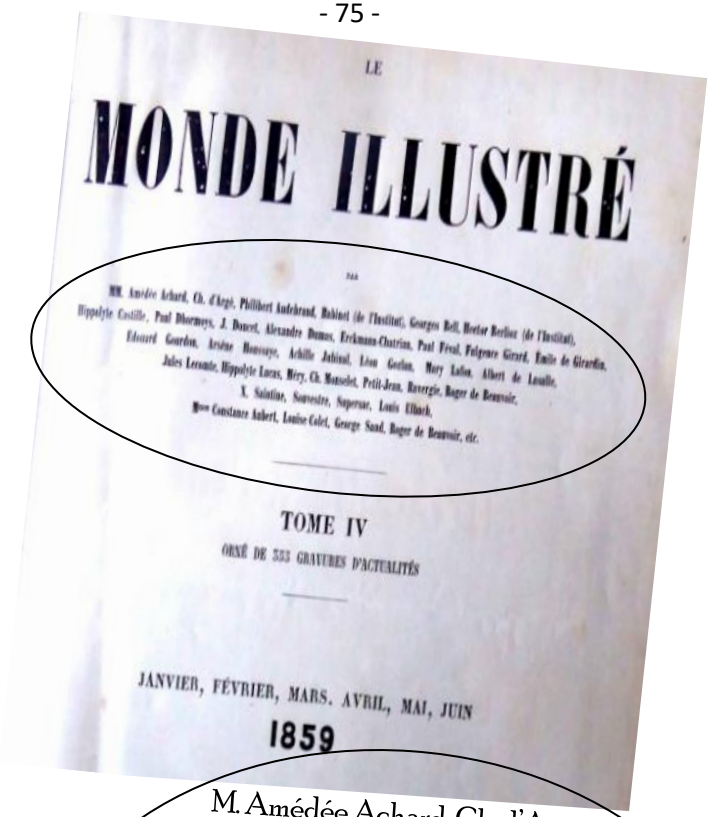
Fulgence Girard, l'incontournable collaborateur du *Monde illustré*

Le premier numéro du *Monde illustré* sort à Paris le 17 avril 1857. Pendant près d'un siècle, jusqu'en 1940, cet hebdomadaire d'actualités propose à ses lecteurs un contenu et des illustrations qui, encore aujourd'hui, font notre régal.

Fulgence Girard est secrétaire de cette revue dès son premier numéro. Et si l'on cherche la trace de sa dernière collaboration comme rédacteur au *Monde illustré*, on la trouve, au cours de l'été 1870 avec l'édition en feuilleton d'une de ses nouvelles, *Le Chou frisé de l'hôtel Belmare*...

---

[1] Dans les périodes de conflit avec l'Angleterre, les marins granvillais se faisaient corsaires et pouvaient donc se retrouver détenus dans les ports anglais, comme ce fut le cas pour Nicolas Antoine Girard.



LE

MONDE ILLUSTRÉ

PAR

MM. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Philibert Audebrand, Babinet (de l'Institut), Georges Bell, Hector Berlioz (de l'Institut), Hippolyte Castille, Paul Dhormoys, J. Doucet, Alexandre Dumas, Erckmann-Chatrian, Paul Féval, Fulgence Girard, Émile de Girardin, Édouard Gourdon, Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Léon Gozlan, Mary Lafon, Albert de Lassalle, Jules Lecomte, Hippolyte Luras, Mery, Ch. Monselet, Petit-Jean, Ravergie, Roger de Beauvoir, X. Saintine, Souvestre, Supersac, Louis Ulbach, Mmes Constance Aubert, Louise Colet, George Sand, Roger de Beauvoir, etc.

TOME IV

ORNÉ DE 553 GRAVURES D'ACTUALITÉS

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN

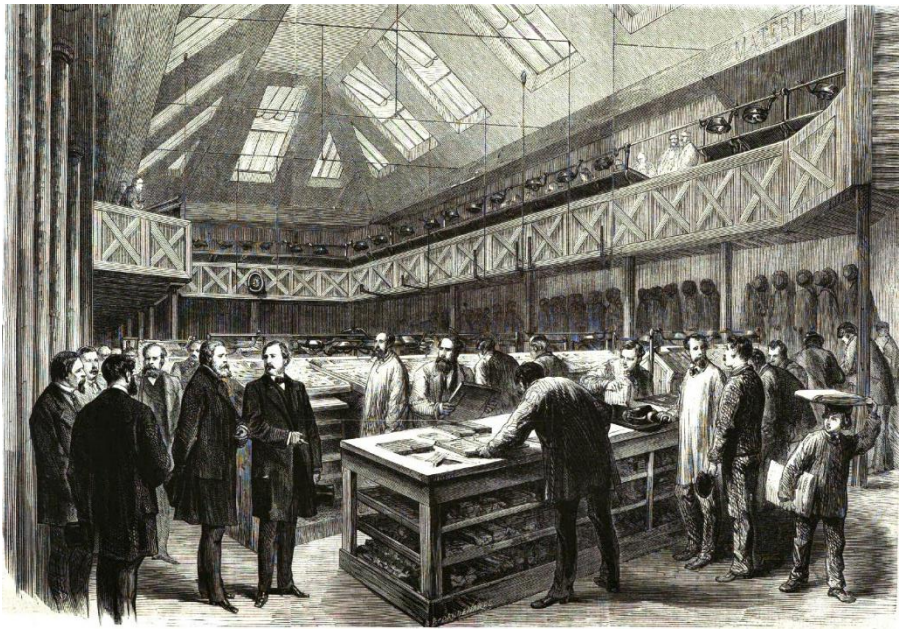
1859

M. Amédée Achard, Ch. d'Argé,
Philibert Audebrand, Babinet (de l'Institut),
Georges Bell,Hector Berlioz (de l'Institut),
Hippolyte Castille, Paul Dhormoys, J. Doucet,
Alexandre Dumas, Erckmann-Chatrian, Paul Féval,
Fulgence Girard, Émile de Girardin, Édouard Gourdon,
Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Léon Gozlan,
Mary Lafon, Albert de Lassalle, Jules Lecomte,
Hippolyte Luras, Mery, Ch. Monselet, Petit-Jean,
Ravergie, Roger de Beauvoir, X. Saintine,
Souvestre, Supersac, Louis Ulbach,
Mmes Constance Aubert,
Louise Colet, George Sand,
Roger de Beauvoir, etc.

Année 1859

Fulgence Girard figure dans le comité de rédaction du *Monde illustré*

Fulgence Girard publie dans cette revue une multitude d'articles passionnants dans les domaines les plus variés[1] : des portraits comme par exemple ceux de Disraeli, Richard Cobden ou Rossini… En mai 1857, par exemple, il rend compte du séjour à Paris du grand-duc Constantin de Russie ; une autre fois, il fait le récit dramatique du naufrage d'un navire britannique, *l'Excel,* à l'entrée du port de Calais en 1858. On retrouve l'historien dans des articles comme *Le Pont Saint-Michel* ou *La Pompe du pont Notre-Dame.*



S.M. l'Empereur du Brésil visitant les ateliers
du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*
Le *Monde illustré du* 3 février 1872

[1] Le lecteur pourra découvrir, en annexe au présent ouvrage, reproduits dans leur intégralité, quatre de ces articles parus dans le *Monde illustré* en 1857 et 1858.

Un jour, il fait la critique d'une pièce qui se joue au théâtre de la Gaîté, un autre jour il raconte le martyre subi récemment, en Chine, par un religieux, le père Chapdelaine ou encore, il révèle l'existence de preneurs de vipères à Paris... Parce que c'est l'univers de son enfance, il fait aussi découvrir aux lecteurs du *Monde illustré* le quotidien des hommes partis pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve[1].

On n'en finirait pas de parler de ces pépites littéraires si variées, si documentées et si bien écrites. L'une d'elles est particulièrement remarquable. Elle a pour titre *Les canotiers parisiens*. Un peu à la manière d'un ethnologue, Fulgence Girard, évoque l'émergence d'un "groupe social" constitué des Parisiens pratiquant un loisir à la mode : le canotage sur les plans d'eau des parcs parisiens. Il nous livre là une analyse fouillée et pleine d'humour de personnages qu'il observe dans la société de son temps.

Dans le *Monde illustré,* en 1859, une autre mission lui est confiée : suivre les opérations de la guerre d'Italie. Pendant les trois mois que dure cette campagne, il assure la rédaction d'un bulletin hebdomadaire rapportant les principaux faits d'armes.

Dans son premier *Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie,* paru dans le n°108 du 7 mai 1859, Fulgence Girard explique comment l'hebdomadaire va "couvrir" les évènements : « Le *Monde illustré* a pris toutes les mesures pour reproduire dans leur variété et d'après leur importance relative, toutes les scènes du grand drame militaire prêt à s'ouvrir. M. Ferri, professeur à l'école des Beaux-arts à Turin et plusieurs officiers de notre armée dont nous avons déjà reçu quelques esquisses d'un vif intérêt, nous ont assurés de leur actif et précieux concours. »

Ainsi Fulgence Girard fut au cœur de la grande aventure de la presse illustrée... Tout comme il le fut de la vie politique et littéraire de la France du XIXe siècle, devenant ainsi, par ses écrits, un précieux témoin de son temps.

---

[1] N'oublions pas que son père, fit, depuis le port de Granville, de nombreuses campagnes de pêche à Terre-Neuve, dont les dernières comme capitaine du *Saint-Jean.*

La Broise

Fulgence Girard a connu deux révolutions, et également le "Grand Monde" et le "Tout Paris" du Second Empire. La lecture de sa correspondance en témoigne : on se souvient de ses échanges avec les prisonniers politiques du Mont-Saint-Michel ; il y a aussi ces lettres reçues d'opposants politiques comme Durrieu ou Esquiros, d'écrivains tels Eugène Sue, Paul Féval, Émile Augier, Léon Gozlan ... ainsi que les courriers d'hommes de presse, d'administrateurs de théâtre, de journalistes... bref, de tous ceux qu'il a rencontrés pendant ses années parisiennes. Depuis les années 1850, il habite à Bacilly, petit village paisible de l'Avranchin, dans sa propriété familiale de La Broise.

Retrouvons-le en famille le 19 mai 1862. Marcelline, sa fille aînée, épouse ce jour-là Félix Isidore Victor Le Bouffy[1]. Pendant la campagne d'Italie, le 24 juin 1859, ce capitaine d'infanterie du 34e de ligne, à la tête de sa compagnie, montait à l'assaut des batteries autrichiennes sur les hauteurs de Solferino[2]. Le mariage est célébré en l'église Saint-Étienne de Bacilly par l'abbé Joseph Deschamps du Manoir, neveu de Fulgence, cousin de la mariée.

Sa seconde fille, Marie, est âgée, alors, de vingt-trois ans, Julie en a quatorze. Quant à la petite dernière, Inès, elle a sept ans au mariage de sa grande sœur. En ces années-là, Fulgence continue d'écrire et de publier... Nouvelle fête familiale à La Broise en 1863, le premier enfant de Marcelline et Félix, Fulgence Le Bouffy[3], est baptisé dans l'église de Bacilly. Une petite fille,

---

[1] Félix Le Bouffy ainsi que Mgr Joseph Deschamps du Manoir et Marie Girard (en religion, mère St-Xavier) également cités, ont eu, chacun, une vie hors du commun : nous vous renvoyons aux biographies qui en ont été faites (signalées en fin du présent ouvrage).

[2] Curieux rapprochement : rappelons-nous, Fulgence Girard, cette même année, assurait dans le *Monde illustré* la chronique hebdomadaire relatant les faits militaires marquants de cette campagne d'Italie...

[3] Fulgence Le Bouffy est le grand-père de Françoise Guyon Le Bouffy et l'arrière-grand-père de Baptiste Marcel, auteurs du présent ouvrage.

prénommée Marie, naît l'année suivante à Valenciennes où Félix est en garnison. Mais en mars 1865, c'est le drame ; Adrienne, cette épouse qu'il a tant aimée, sa compagne des temps difficiles, décède brutalement à quarante-sept ans. Sur sa tombe, au cimetière de Bacilly, Fulgence Girard fait graver son dernier message d'amour. Il est brisé, totalement désemparé. Sa fille Marie[1] va l'assister dans cette épreuve. Mais les deuils se succèdent : la même année, en septembre, disparaît sa mère Rosalie La Houssaye. En 1867, il publie *Divinité du Christianisme,* un essai philosophique sous forme de lettres. C'est une réponse aux thèses positivistes qui s'attaquent aux croyances religieuses. La publication d'un tel ouvrage traduit un certain retour de Fulgence à la religion, au point de lui faire regretter certains de ses écrits passés[2].

Le malheur frappe encore en 1868 : le 17 août, dans une lettre déchirante, Félix annonce à son beau-père le décès, à un mois, de Marie-Adrienne, cette nouvelle petite-fille dont on avait fêté la naissance le 17 juillet... Nouveau deuil en 1872 : son gendre décède à cinquante-neuf ans, laissant Marcelline veuve avec deux jeunes enfants...

Confronté à ces terribles deuils, Fulgence fait cependant face. Il reste en contact avec ses éditeurs parisiens... Ainsi, l'un de ses romans, *L'engrenage* est publié en feuilleton dans *Le Siècle* entre le 11 février et le 15 mars 1873... Un mois plus tard, Fulgence Girard décède à La Broise, entouré de ses filles.

---

[1] Marie souhaitait devenir religieuse mais elle resta auprès de son père pour s'occuper de ses jeunes sœurs. Ce n'est qu'en 1868 qu'elle rejoint la congrégation des Sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, alors en charge de l'hospice d'Avranches.

[2] En particulier les *Mystères du Grand Monde*, publié en sept volumes entre 1850 et 1853 (voir p. 50).

Le caveau de Pierre Fulgence Girard et de son épouse Adrienne au cimetière de Bacilly

Ici repose le corps de
Pierre Fulgence Girard,
Avocat et homme de lettres,
né à Granville le 21 septembre
1807
mort à Bacilly le 10 avril 1873

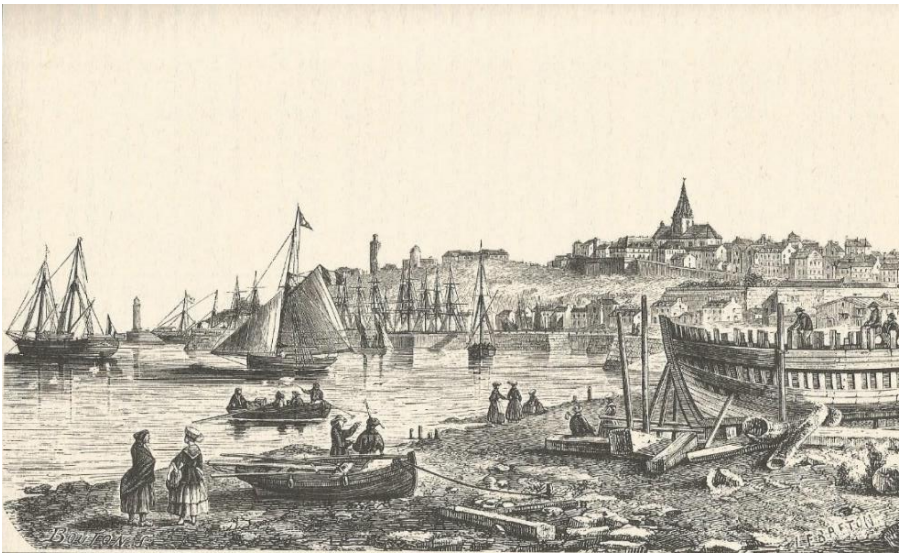
Gravés dans la pierre

ses derniers vers…

« Viens à moi, toi dont l'âme à la peine asservie,
Chemine, sous son poids, sans trêve ni merci,
Je te soulagerai moi la voie et la vie.
Vous l'avez dit, mon Dieu, confiant, me voici. »

et un poème d'adieu

« Ô vous qui m'aimiez, que j'aimais, et que j'aime
Que votre cœur ici ne s'ouvre qu'à l'espoir
La tombe… c'est le port de la plage suprême
Le terme de l'exil… En Dieu donc, au revoir. »



Le port de Granville
extrait de *La Manche*, Abel Hugo, Jules Verne, Adolphe Joanne,
éditions du Bastion, 1835

Son héritage...

Nous avons suivi Fulgence tout au long de ces pages, à travers une époque qui fut douloureusement tourmentée mais également féconde, brillante et novatrice… Ce XIXe siècle a vu l'émergence de personnalités politiques marquantes et la révélation de talents littéraires et artistiques qui ont profondément marqué notre Histoire.

Fulgence Girard n'est pas de ceux dont les manuels scolaires ont retenu le nom mais il a fait partie de cette mouvance, et en fut l'un des acteurs.

Par son rôle dans la lutte des républicains sous la monarchie de Juillet, ou auprès des prisonniers politiques ainsi que dans la défense d'une république sociale en 1848, il a contribué à infléchir le cours de l'Histoire.

Il a combattu pour une société plus juste.

Ses recherches au sein de la *Société Archéologique d'Avranches*, dont il fut le cofondateur, constituent encore de précieux repères historiques.

Conteur de talent, fasciné par les aventures maritimes, passionné par l'histoire des sociétés pour ce qu'elle nous enseigne, il avait aussi une haute idée des métiers de la presse, de son pouvoir et de ses missions.

Au fil des pages, à travers sa correspondance privée, nous avons découvert qu'il fut aussi, au milieu de toutes ses tribulations, un époux tendre et aimant, ainsi que, pour ses quatre filles, un père attentionné.

À Granville, planent son souvenir et celui de ses écrits.

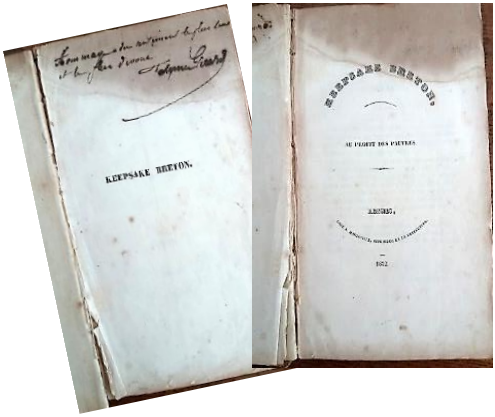
Il surgit dans le calme d'un soir, sur le Roc, quand le soleil rejoint la mer, ou bien ces jours de tempête, quand les vagues se fracassent au pied de la falaise et que le vent s'engouffre dans les venelles de la Haute Ville, ou bien encore, tout simplement, lorsqu'on flâne sur les quais du port.

Cette mémoire-là est toujours bien vivante…

UN CORSAIRE SOUS L'EMPIRE
roman publié en 1861

MARCELINE VAUVERT
roman publié en 1837

ANNUAIRE D'AVRANCHES
publié en 1842



KEEPSAKE BRETON
publié en 1832

MARCELLINE VAUVERT
avec deux *L* (Cf. p. 51)
dans sa réédition de 1865
au Bureau du *Siècle*
(« Musée littéraire du *Siècle* » 31e série)

Annexes

Quatre articles de Fulgence Girard dans le *Monde illustré*

suivis de

« Et ce n'est pas tout … »

Un choix difficile...

Dans les périodiques de son temps, Fulgence Girard évoquait, avec grande curiosité intellectuelle et souci de précision, tous sujets d'actualité, en France et dans le monde.

Dans la première édition de cet ouvrage, à titre d'exemple, nous avions choisi de présenter l'un de ses reportages, publié dans le *Monde illustré* du 13 mars 1858. Il y racontait le renflouement de navires dans la baie de Sébastopol.

Désirant ici faire découvrir au lecteur la variété des sujets abordés par Fulgence Girard et son véritable talent de conteur, il nous a paru intéressant de compléter ce premier exemple, de trois autres articles également publiés dans l'hebdomadaire le *Monde illustré.*

Ce choix fut difficile...

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS.
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

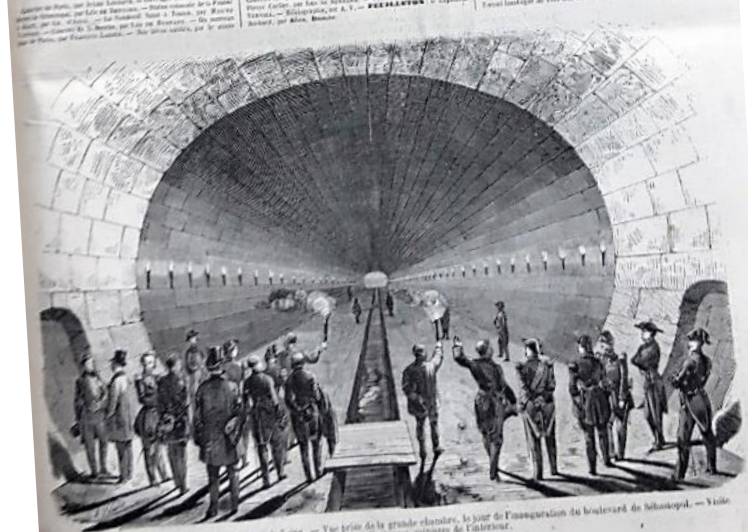
2me Année. — N° 55.
17 Avril 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.
La reproduction de la rédaction est interdite.

SOMMAIRE.

Quartier de Paris, par Jules Lacroix. — Ouvrages nouveaux de Sainte-Beuve (Chateaubriand), par Léo de Berthier. — Statue colossale de la France à Alger, par Lin. d'Ideville. — La Sorbonne, Saint à Tours, par Roche Vernet. — Concerts de la Bourse, par Léo de Berthier. — Un nouveau Théâtre, par Francisque Sarcey. — Sur Alice Ozélée, par le vicomte de Neuvillers. — Cosmétologie, par F. C. — Courrier de Calais, par H. X. — Sonnet, bons-mots, dernier pétale, par Ch. Fillent. — La pêche de la morue, par F. Cabon. — Pêche des moutons, par Ma Tante. — Quartier de Bédée, par Pierre-Jean. — Tapis de son Lapin, par Ma Tante. — Pierre Cartier, par Léo de Berthier. — Bibliographie, par A. T. — FEUILLETON : Le Capitaine Bernard, par Alex. Dumas.

Courrier : Visite de M. le général Espinasse à l'Aquarium de la gare de Strasbourg à la Seine. — Courrier de la Bourse. — Revue monétaire de la France à Alger. — La Vierge-Noire de la rade de Toulon. — Vue panoramique de cet port. — La pêche de la morue. — Tour-Saint-Jacques. — La pêche de la morue. — Tour-Saint-Jacques. — Vue prise de la grande chambre, le jour de l'inauguration du boulevard de Sébastopol. — Visite de M. le général Espinasse, ministre de l'intérieur. — Exposition de l'Union de Berlin. — Les ménages. — Pierre Cartier. — Tableau hydrique de Pont-Cavel. — Rébus.



L'Aquarium collecteur de la gare de Strasbourg à la Seine. — Vue prise de la grande chambre, le jour de l'inauguration du boulevard de Sébastopol. — Visite de M. le général Espinasse, ministre de l'intérieur.

Articles présentés

Les canotiers parisiens
Régates de Saint-Cloud
paru le 18 juillet 1857

Le naufrage de *l'Excel,* de Weymouth,
à l'entrée du port de Calais
paru le 13 février 1858

Le sauvetage des navires coulés
dans la baie de Sébastopol
paru le 13 mars 1858

La pêche de la morue
paru le 17 avril 1858

Les gravures sont celles qui accompagnent
chacun des articles dans le *Monde illustré*.
Les notes de bas de page,
les cartes, ainsi que les deux *encadrés*
ont été ajoutés
par les auteurs du présent ouvrage.

LES CANOTIERS PARISIENS

RÉGATES DE SAINT-CLOUD

Le *Monde illustré* n°14 du 18 juillet 1857

Voici les beaux jours arrivés : les dalles s'échauffent, l'asphalte brûle, les pavés reflètent la nostalgie avec la réverbération du soleil.

Beaux jours, sans doute, mais pour ceux qui peuvent fuir ce Paris où la chaleur semble s'exhaler du sol, ruisseler des toits, vibrer dans l'air ! Le malheur, c'est que tout le monde n'a pas une villa ombreuse qui l'attende, ni même quelque modeste manoir caché dans une vallée, une humble maisonnette blottie sur la lisière d'un bois. La villégiature est comme la Corinthe antique, elle n'est pas accessible à tous, *non licet omnibus*[1]… Elle est le plaisir des riches, et encore des riches qui savent l'être, *divites spiritu*[2], les seuls riches.

Mais si tout le monde ne peut aspirer aux loisirs champêtres, chacun peut du moins se dérober un ou deux jours par semaine aux lieux qui l'attachent à Paris. Faute de mieux, cela suffit ; ne pouvant atteindre à la réalité, on saisit l'ombre.

---

1 Citation tirée d'Horace, devenue proverbiale : *non licet omnibus adire Corinthium*, « il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe », allusion au fait que l'accès au port de Corinthe était d'une navigation difficile.

2 L'esprit (l'assurance) des riches.

Le *Monde illustré*
18 juillet 1857

LE MONDE ILLUSTRÉ
JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
PARIS ET DÉPART.: Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.
Prix du numéro, à Paris: 30 c. — Dans les départements: 35 c.

N° 14.
18 Juillet 1857.

BUREAUX:
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE:

hois, 5 fr.
ts: 35 c.

N° 14.
18 Juillet 1857.

A la

FULGENCE GIRARD. — Les Canotiers parisiens, par FULGENCE GIRARD. — Théâtres, par CHARLES MONSELET. — Chronique musicale, par ALBERT DE LASALLE. — Bibliographie, par DELAUNAY. — **FEUILLETON** : *la Clef de cristal*, par LÉON GOZLAN.

Les uns ont leur cottage, leur chalet, leur chaumière, où, le jour du repos venu, ils vont chercher le calme et le frais ; les autres les demandent aux forêts impériales ; il en est qui se contentent de la nature, un peu en toilette, du bois de Boulogne et du parc de Saint-Cloud, voire même des bucoliques légèrement Breda-street[1] des bosquets d'Asnières ; d'autres enfin, la catégorie la moins nombreuse peut-être, mais la plus heureuse assurément, ont choisi le domaine des eaux :

Faune ne puis
Bourgeois ne daigne,
Triton suis.

Triton d'eau douce, bien entendu. Ce sont les canotiers !

Combien croyez-vous pourtant que cette classe contienne d'individus ? Si vous l'ignorez, devinez… De six à sept mille, et notez que je prends ce chiffre dans un ouvrage qui parle des canotiers qui le sont avec passion.

C'est qu'aussi le canotage avive de ses évolutions Charenton, Bercy, Sèvres, Beson, Saint-Cloud, Asnières ; il pousse ses bordées jusque dans la Marne, sa mer des Indes ; il lance même ses gigs sur le lac d'Enghien, sa Méditerranée ; il a sa société des régates ; il a son *rowing-club*.

Le canotier est jeune, célibataire du moins ; voilà un des traits généraux du genre (genus). Si nous descendons dans l'étude des espèces, la première qui s'offre à notre attention est le canotier artiste. L'équipe du canot est alors un de ces bruyants et joyeux essaims où l'atelier abonde, où s'infiltre le journalisme, le roman même parfois, l'artiste et la jeune modèle, deux variétés de la biche brochent sur le tout.

---

[1] Surnom donné à la rue Breda située à Paris dans le quartier Notre-Dame de Lorette. D'une renommée un peu coquine, elle était fréquentée par les peintres et les écrivains. Elle fut rendue célèbre par une chanson à la mode.

Un autre groupe, c'est le canotier *riders*, se divisant en canotier *sportsman* et canotier *moutard*. Ce groupe, lui, est un bouquet de muguet et de fleurs des pois avec des camélias pour grossir la botte. L'espèce est brillante mais éphémère.

Une catégorie plus sérieuse, c'est le canotier légiste ; dans celle-ci l'étude déborde : c'est un fond de cléricature où les tons gouailleurs de l'avoué tranchent sur les teintes plus calmes du notariat, relevé parfois de pointes de barreau stagiaires ; le tout panaché de musardines[1].

Nous devons enfin citer le canotier-magasin, espèce nombreuse, ardents équipages où le commis, complété par la grisette, livre sa voile de calicot à toutes les brises du ciel.

Aussitôt qu'un groupe nautique s'est formé, il lui faut son embarcation. Parfois, c'est le patron qui l'achète et qui en fait courtoisement l'hospitalité à un équipage d'amis ; le plus souvent un canot est acquis en commun, armé en commun, espalmé[2] et approvisionné en commun.

Dès lors le canot devient la pensée de tous et de tous les instants ; on ne songe plus qu'à lui, on ne parle plus que de lui, on ne jure plus que par lui. C'est n'est pas une préoccupation, c'est une passion. Le dimanche, les premières lueurs du jour flottent à peine en reflet argenté dans les ombres de l'horizon matinal, que chacun est à son poste, les canotiers sur leur banc, la main sur l'aviron, l'aviron sur les tollets[3] ; les canotières sur l'arrière, assises près du patron, l'étincelle dans l'œil, la cigarette aux dents. Car la canotière fume, c'est dans son emploi ; elle fume la cigarette au moins : le havane, cela s'est vu ; le panatellas[4], rarement, mais quelquefois. Alors elle porte une autre boîte que celle contenant sa poudre de riz : elle conserve pour sa toilette la cendre de ses cigares. La cendre du panatellas fait germer des perles.

---

1 Personne qui passe son temps à flâner, à s'amuser à des riens.

2 Espalmer : enduire d'espalme pour calfater la coque d'un bateau. L'espalme est un mélange de suif et de goudron.

3 Cheville servant de point d'appui à l'aviron.

4 Marque de cigares appréciée à l'époque.

Les premiers temps du canotier sont laborieux ; son apprentissage est un rude exercice. On est parti au jour naissant, on revient à la nuit close. On a ramé douze ou quinze heures. C'est une partie de plaisir qui s'appelait autrefois les galères. On revient harassé de fatigue, mais si heureux ! le lendemain, les mains tremblent, les paumes brûlent, mais on est rayonnant de souvenirs.

Les premiers temps du canotier sont laborieux ; son apprentissage est un rude exercice. On est parti au jour naissant, on revient à la nuit close. On a ramé douze ou quinze heures. C'est une partie de plaisir qui s'appelait autrefois les galères. On revient harassé de fatigue, mais si heureux ! le lendemain, les mains tremblent, les paumes brûlent, mais on est rayonnant de souvenirs.

Il est vrai que cette dure initiation a un terme ; l'éducation faite, cette fougue se modère ; si elle reprend ce n'est plus que par accès. C'est alors que, par une chaude journée ou une soirée sereine, le canotage est réellement un plaisir ; on remonte doucement le fleuve, ou on se laisse en causant dériver mollement au fil de l'eau, s'arrêtant à l'abri touffu des saules, à l'ombre frissonnante des peupliers, dans des criques silencieuses, dans des pertuis ombreux tout remplis de fraîcheur et de mystère. Ici faisant un goûter, car on a toujours des gâteaux dans ses soutes, quelque volaille froide ou quelque galantine dans la cambuse : là, se livrant aux ébats et au plaisir du bain, car la canotière nage généralement comme une truite, jouissant partout du frais des eaux et de la beauté des rives.

Le canotier emprunte au marin tout ce qu'il peut lui prendre : costume, expression, sentiments, goûts. Il rejette le feutre pour se coiffer du bonnet de laine et du chapeau ciré. Il lui faut la chemise de couleur, le col brodé, le col rabattu à la Colin[1], le gilet ouvert, le pantalon large et flottant, la ceinture

---

[1] Expression utilisée aux XVIIIe et XIXe siècle pour désigner ce qu'on appellerait maintenant une chemise *à col ouvert.* Cette expression fait référence au costume que portait le berger Colin (personnage d'un opéra *Le Devin du village*, composé par J.J. Rousseau) lorsque ce spectacle fut représenté pour la première fois. C'était le 1er mars 1755, devant Louis XV, au château de Fontainebleau.

tranchante ; il n'est pas jusqu' à ce court jupon de grosse toile, que nos vieux marins ont en commun avec les Écossais et les Klephtes[1] dont il ne se fasse parfois un objet de toilette. C'est affreux, mais c'est bizarre et coloré. Les canotières, trop filles d'Ève, pour pousser la couleur locale à un tel excès, se contentent de porter des bouquets de fleurs aquatiques, et de mêler à leur chevelure des fleurs de glaïeul et de nymphéa. Alphonse Karr avait poussé la galanterie jusqu'à cultiver, dans l'aquarium de sa serre, des plants de lotus qu'il avait fait venir

Les canotiers parisiens Régates de Saint-Cloud
Dessin : Édouard Riou

---

[1] Les klephtes vivaient de brigandage dans les montagnes de Grèce à l'époque de l'occupation ottomane. Ils opposèrent une résistance aux Turcs. Leur costume était celui que portent encore les *evzones*, ces soldats qui, dans leur tenue traditionnelle, assurent aujourd'hui la garde du Parlement à Athènes.

d'Égypte. Il pouvait ainsi orner le front de ces néréides[1] de la fleur si chère aux hiérophantes[2] de Thèbes et de Memphis.

Au reste, la tribu canotière serait facile à décrire ; elle a sa physionomie à elle, physionomie si tranchée, que ceux mêmes qui ne la connaissent pas la devinent à la voir. Mais le crayon de M. Ed. Riou l'a du reste si bien saisi dans son ensemble caractéristique, que nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à notre gravure des régates de Saint-Cloud. Ces groupes réunis sur la rive, cette foule où se produisent, dans leur abandon ou leur élan les plus expressifs, toutes les variétés de cette espèce hybride, sont toute une monographie du canotier, et forment une de ces pages de physiologie vivante devant lesquelles doit s'arrêter la plume.

Un mot sur ces régates de Saint-Cloud. On sait que le *Duc-de-Franc-Boisy*[3], patron M. le vicomte de Châteauvillard[4], voulant terminer sa carrière triomphale par un dernier succès, avait convié tous les équipages français et étrangers à venir lui disputer un Prix de trois mille francs qu'il avait fondé lui-même. Ce Prix a été gagné par une yole de Rouen. Espérons que cet incident rendra à la navigation de la Seine le célèbre canot qui menaçait de mettre son ancre à terre. Il ne voudra pas qu'une carrière si brillamment fournie s'éteigne ainsi dans les brumes inopinées du couchant.

FULGENCE GIRARD

---

1 Nymphes aquatiques de la mythologie grecque.

2 En Grèce, prêtres capables d'expliquer les mystères du sacré.

3 *Duc-de-Franc-Boisy* : nom d'un canot.

4 *Louis Alfred Leblanc de Châteauvillard* (1800-1869) : personnage en vue à l'époque, ayant fait fortune dans l'immobilier, fondateur du *Jockey-Club* et connu pour ses excentricités, comme, par exemple, celle de faire (devant des journalistes) une partie de billard à cheval…

NAUFRAGE DE *L'EXCEL*, DE WEYMOUTH, À L'ENTRÉE DU PORT DE CALAIS

Le *Monde illustré* n°44 du 13 février 1858

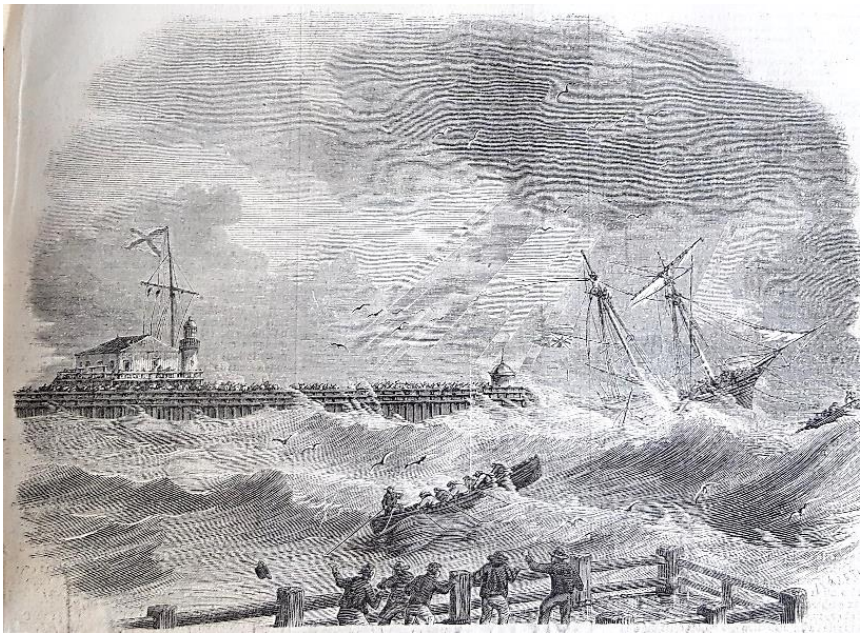
Le jeudi, 21 janvier dernier, vers huit heures du matin, un groupe de marins qui, malgré la violence d'une anordie[1] mugissant avec fureur, s'étaient réunis à l'extrémité de la jetée de Calais, aperçurent avec inquiétude et bientôt après avec effroi une goélette de cent tonneaux environ, apparaître dans le nord-nord-est.

La mer était terrible ; fouettée par les rafales, elle roulait ses lames en longues barres écumeuses, qui ne déferlaient sur elles-mêmes que pour se soulever de nouveau et rouler plus menaçantes.

La goélette, à sec de voiles, fuyait devant le temps. Elle parut d'abord ne pas s'apercevoir ou ne pas s'inquiéter de la force de la mer qui la drossait sur la côte. Ce ne fut qu'arrivée à deux kilomètres environ du port, et prévenue sans doute par les cris et les signaux de nos marins, qu'elle déploya son hunier pour tâcher de prendre la bordée du large.

---

[1] Tempête causée par un vent du nord.



Naufrage de *l'Excel*, à l'entrée du port de Calais

Il était trop tard ! En vain, serrant le vent au plus près, s’efforça-t-elle de se raidir contre la double puissance du vent et du flot qui l’affalait sur la plage ; loin de mordre sur les lames, elle perdait à chaque instant de l’espace. Elle lutta cependant avec énergie. M. le commissaire de marine, le capitaine du port, le consul d’Angleterre, les membres de la Société humaine et un grand nombre de marins accourus sur le môle, suivaient avec émotion la péripétie émouvante de ce drame. La faible embarcation succombe enfin sous l’effort de la tempête ; elle s’échoua à l’est du port.

Un cri s’échappa de tous les cœurs ; ce n’était pas un cri de découragement et de désespoir. On s’occupa aussitôt à organiser du secours, chacun ne songea qu’à affronter tous les dangers du sauvetage pour arracher les malheureux naufragés à la mort.

Alors s’engagea une lutte acharnée, héroïque, sublime entre les marins réunis sur la plage et cette mer furieuse bondissant sous le déchaînement de la tourmente ; ni la violence du vent, ni l’énormité des lames qui venaient ébranler la jetée sous leur croc ne purent intimider leur dévouement. Quatre fois les canots élancés au milieu de cette mer furieuse attaquèrent ses lames convulsives, franchirent leurs sombres gonflements sans pouvoir atteindre la pauvre embarcation ; quatre fois, elles furent rejetées à la côte.

À trois heures de l’après-midi, la coque de la goélette disparut sous les flots que dominèrent seuls ses mâts sur les hunes desquels s’étaient réfugiés deux malheureux ; l’effroi et la pitié n’en devinrent que plus profonds, on ne songea qu’à tenter de nouveaux efforts pour arracher au moins à l’ouragan ses deux dernières victimes.

La nuit qui, sur ces entrefaites, descendit sur la mer et sembla ensevelir ces malheureux dans ses ténèbres ne fit que donner plus d’énergie à cette résolution héroïque.

À neuf heures, huit hommes montés sur le bateau de sauvetage d'un steamer anglais, alors dans le port, s'élancèrent audacieusement sur cette mer formidable dont l'écume phosphorescente jetait dans la nuit des lueurs funèbres ; ces hommes dévoués trouvèrent tant de vigueur dans la force de leur volonté que cette fois toutes les lames furent franchies ; ils touchaient au navire submergé, ils s'applaudissaient déjà de leur victoire, lorsqu'une énorme masse d'eau se précipitant et s'écroulant sur eux, les désempare de leurs avirons et les rejeta encore sur la rive.

On sentit l'inutilité de tentatives nouvelles qui ne pouvaient plus qu'ajouter de nouvelles catastrophes au désastre. Quelque navrant que fut cet ajournement, il fallait attendre.

Une question s'offrait aux esprits : les malheureux abandonnés dans cette mâture pourraient-ils y résister jusqu'au jour ? Cette mâture elle-même ne se sera-t-elle pas abîmée dans la mer ? C'était à craindre.

L'aube parut ; à ses premières clartés on reconnut avec joie que la mâture était encore debout et qu'un homme était encore cramponné à la hune.

L'espérance se ranima dans tous les cœurs ; la force du vent était sensiblement tombée ; les flots avaient eux-mêmes perdu leur violence impétueuse. On reprit l'œuvre interrompue du sauvetage avec une ardeur et une résolution toutes nouvelles.

Deux embarcations s'armèrent pour tenter simultanément et concurremment cette généreuse conquête. La chaloupe de l'administration des postes par le pilote Fiquoy, chevalier de la Légion d'honneur, Lasquelle, également pilote, Baren (Jacob), Dohen, Lasquelle (Julien), Coittet, Malfoy et Lebac (Charles) ; le canot du steamer britannique reçut à son bord sept marins anglais : George Bridgeford, Serge Malet, John Reed, Charles Pittwood, George Croft, Alexandre Shaw et Barstet Thomset.

Ces deux embarcations s'élancèrent à l'envi vers les eaux où le malheureux réfugié sur le mât du navire sombré semblait suspendu sur ce mât même au-dessus de l'abîme prêt à le dévorer. Tous les regards animés, tous les cœurs suivirent avec anxiété ce double effort, cette magnanime rivalité de dévouement.

La chaloupe de l'administration rangea d'abord la jetée de l'est, puis se porta vigoureusement sur la goélette naufragée.

Elle fut arrêtée dans son élan par une ligne de brisants qu'elle ne put franchir ; elle voulut la tourner : ses efforts, qui la compromirent gravement un instant, la portèrent trop à l'ouest et lui firent manquer son but.

Le canot du steamer fut plus heureux ; grâce à son faible tirant d'eau, il franchit ardemment la ligne du récif qui avait arrêté l'embarcation rivale. Après de longs efforts, il atteignit le lieu du sinistre et le marin survivant fut sauvé, aux acclamations de la foule qui s'agitait émue sur la plage.

Le navire naufragé était *l'Excel*, de Weymouth, capitaine Joseph Read. Il portait un chargement de granit de Guernesey à Londres. Son équipage était composé de six hommes. Quatre avaient sombré avec lui. Deux s'étaient réfugiés dans les hunes : le matelot William-Antony Combard que nous avons vu arraché miraculeusement à la mort ; et le lieutenant Robert Lee ; épuisé de fatigue, ce dernier avait succombé vers minuit et disparu dans les flots.

FULGENCE GIRARD

À propos du sauvetage des navires coulés dans la rade de Sébastopol

Cet article évoque un évènement qui s'est passé en Russie après la guerre de Crimée (1854-1856). Cette guerre est aujourd'hui quelque peu oubliée. Pour le lecteur non familier de l'histoire du Second Empire, nous faisons précéder l'article d'une note sur cette guerre, et également de deux cartes situant la Crimée ainsi que la rade de Sébastopol.

La guerre de Crimée

Cette guerre, engagée par quatre pays (France, Angleterre, Empire Ottoman et Royaume de Piémont-Sardaigne) contre la Russie, s'est déroulée de mars 1854 à février 1856. Pour sa part, la France achemina vers la Crimée plus de trente navires et 275 000 hommes. Parmi eux, 95 000 y laisseront leur vie (25 000 morts au combat, les autres de froid, de faim, et surtout d'épidémies).

Au départ, une querelle pour savoir à qui les Turcs (musulmans) doivent confier la gestion des lieux saints chrétiens : aux Catholiques (selon un accord passé avec François 1er et toujours appliqué) ou aux Orthodoxes, comme l'exige maintenant le Tsar Nicolas 1er ? Bien sûr, derrière ce prétexte se cachent d'autres motivations : la Russie veut s'accroître, aux dépens de la Turquie, dans le Caucase et les Balkans ; elle veut aussi un accès à la Méditerranée, ce que n'acceptent ni la France, ni surtout l'Angleterre ; quant aux Piémontais, leur plan est de demander en retour à la France de les aider à chasser les Autrichiens (ce sera Solférino en 1859).

In fine, les Russes seront défaits après un siège de dix mois à Sébastopol, au cours duquel ils couleront leur flotte dans la rade pour en fermer l'entrée.

Restent pour la postérité certains noms emblématiques de la Guerre de Crimée : la commune de Malakoff (du nom d'une tour défensive de Sébastopol) dans les Yvelines, le Pont de l'Alma (et son Zouave !) à Paris, et bien sûr le boulevard de Sébastopol inauguré en 1858...

Les corps d'armée en présence
lors du siège de Sébastopol

Sur cette carte, où sont représentés les corps d'armée présents sur terre lors du siège de Sébastopol, la flèche pointe la ligne sur laquelle on peut imaginer que les Russes ont coulé leurs navires.

SAUVETAGE DES NAVIRES COULÉS DANS LA RADE DE SÉBASTOPOL

Le *Monde illustré* n°48, du 13 mars 1858

Pendant que Sébastopol renaît de ses ruines, que ses quais se relèvent, que ses docks se recreusent, que ses hôtels se restaurent et se parent, il s'accomplit, sous la nappe d'eau que la mer étend dans sa base paisible, un travail sous-marin digne de tout l'intérêt de la science.

On sait que c'est sous ce tranquille linceul des vagues que repose ensevelie toute la marine méridionale de la Russie, dont Sébastopol était le centre et l'arsenal. Cette submersion forma un grand drame dont nous allons résumer les trois actes.

Culbuté des hauteurs de l'Alma, au pied desquelles il s'était vanté d'arrêter l'armée alliée, le prince Menschikoff sentit qu'il ne pouvait disputer les approches de Sébastopol à nos troupes victorieuses. Il ne songea qu'à mettre cette ville à l'abri de nos attaques pour couper ensuite nos lignes et gagner la campagne, afin d'inquiéter nos derrières[1] et d'entraver notre approvisionnement.

Cette résolution fut exécutée avec autant de rapidité que de vigueur.

---

[1] On dirait maintenant " nos arrières".

La partie vulnérable de Sébastopol était sa rade. L'intention de l'amiral Duperré était d'en forcer l'entrée ; il l'eût réalisée. On sait la valeur de ces inexpugnabilités, dont le vain prestige protège l'embouchure de quelques fleuves et l'entrée de quelques forts ; celle de Sébastopol se fût évanouie sous les bordées de nos vaisseaux, comme celles de Rio-Janeiro et Lisbonne sous le canon de l'escadre de l'amiral Roussin[1].

Le prince Menschikoff le prévit, et par une résolution plus habile encore qu'énergique, il conjura le danger. Une ligne de vaisseaux et de frégates coulée entre le fort Catherine et le fort Alexandre, ferma la rade aux escadres des puissances alliées.

Les tempêtes que la fin de l'automne déchaîna sur ces mers avec une violence sans exemple ayant créé des vides dans cette digue sous-marine, le général-gouverneur n'hésita pas à faire couler une seconde ligne de bâtiments ; enfin, des hauteurs de Malakoff où ils venaient d'arborer leurs aigles, nos soldats assistèrent au dénouement. La dernière heure de la défense de Sébastopol était sonnée ; l'ordre de la retraite venait d'être donné aux troupes formant la garnison. Pendant que leurs forts minés sautaient en l'air, les Russes dérobaient aux vainqueurs les derniers restes de leur escadre en les abîmant sous les flots. Quand les alliés furent maîtres de Sébastopol, les lames de la baie ne jouaient plus qu'avec quelques épaves ; mais sous les ondulations de cette rade déserte, gisaient sur un fond limoneux plus de cent navires représentant une valeur de trois cent cinquante millions de francs.

Cette submersion n'avait pas été seulement une mesure défensive, elle avait encore été un moyen de conservation pour cette flotte, hors d'état d'offrir le travers aux escadres occidentales. Toutes les mesures de prévoyance furent prises dans ce but : les parties susceptibles d'être détériorées par l'eau

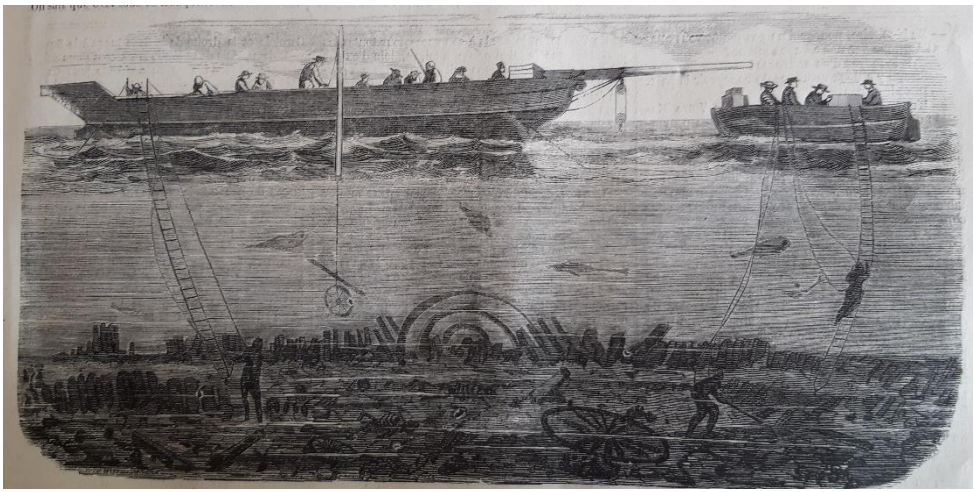
---

[1] En 1828, l'Empereur du Brésil refusait de verser à la France des indemnités dues à des ressortissants français ; en 1831, le Roi du Portugal refusait de reconnaître la monarchie de Juillet ; dans les deux cas, l'arrivée d'une escadre conduite par Albin Roussin devant leur capitale fit changer d'avis ces deux monarques.

de mer, telles que les machines, etc…, furent couvertes de couches de brai[1] ou de suif.

Aussi, à peine la paix était-elle signée, que le gouvernement russe recevait une quinzaine de propositions lui offrant de renflouer ces navires, ou du moins d'arracher du fond des eaux tout ce qu'ils avaient à leur bord de précieux. Le cabinet de Saint-Pétersbourg accorda sa préférence à la soumission présentée par un jeune ingénieur américain, M. Gowau, dont les connaissances et la capacité toutes spéciales étaient attestées par les plus éclatants succès.

Cette réussite constante de ses entreprises de sauvetage n'était pas due seulement à la rare intelligence et à l'esprit éminemment pratique de M. Gowau, elle provenait encore de la puissance des appareils à l'aide desquels il les réalisait.

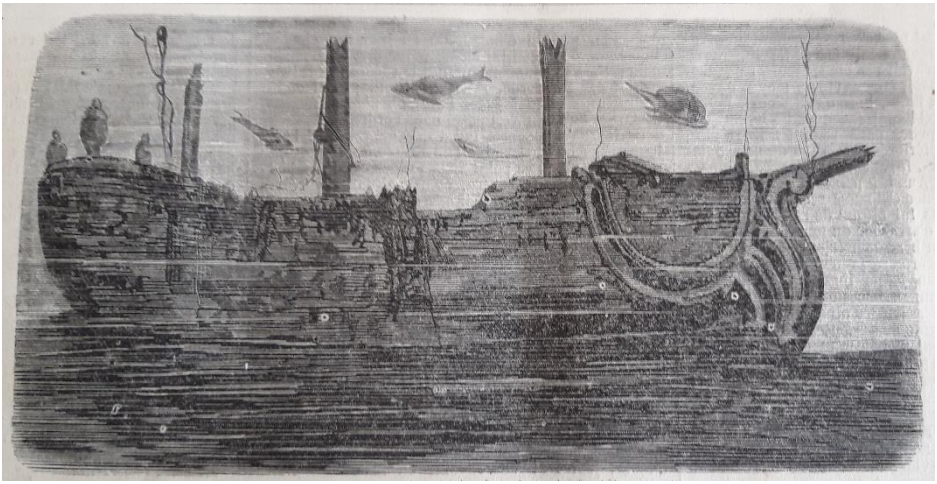


Sauvetage de navires coulés dans la baie de Sébastopol

[1] Résidu de la distillation des goudrons de pétrole, de houille, de bois, ou d'autres matières organiques.

Les plus remarquables étaient, sans contestation : une pompe d'une telle force, qu'elle pouvait enlever jusqu'à mille tonnes par minute de la carène d'un navire submergé : en sorte que cette coque, tout à coup vidée, était enlevée à la surface de la mer, par son allégement subit avant que l'eau eût pu l'envahir de nouveau ; une chaîne d'environ trois cents mètres, dont chaque anneau pèse 150 kilogrammes ; enfin, les équipages de plongeurs, sorte d'armure en cuir dont le casque était mis en rapport avec l'air extérieur au moyen de tuyaux de gutta-percha[1]

M. Gowau, s'étant rendu sur les lieux, s'assura par lui-même de l'état et de la situation des vaisseaux, dont il visita, en costume de plongeur, les cadavres à demi ensevelis dans la vase. Son opinion fut qu'il était possible, malgré les difficultés qu'offrait l'opération, de les arracher entiers ou par morceaux à leur couche de fange.



Carène dans sa souille au fond de la rade de Sébastopol

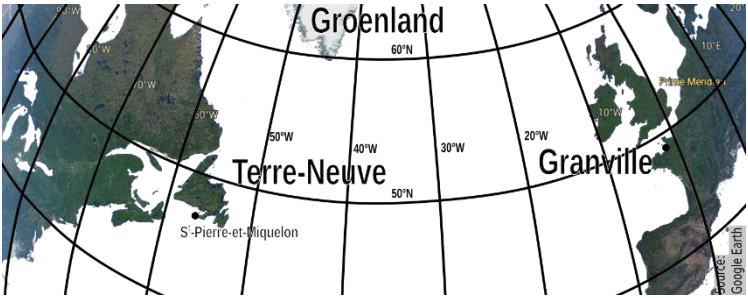
[1] Cette substance présente des analogies importantes avec le caoutchouc. Elle est extraite du latex du palaquium, arbre croissant dans l'archipel malais.

Appareil
de plongeur

Ses propositions furent agréées par le gouvernement russe ; les travaux, commencés vers la fin de l'été dernier, n'ont été interrompus que par l'hiver.

Déjà trois des plus forts vaisseaux, et de leur nombre le puissant trois ponts *les Douze-Apôtres*, couvrent les plages des matériaux de toutes natures qui composaient leurs masses, et quatre vapeurs rafloués animent de leur présence avec leurs embarcations mises à la disposition des sauveteurs américains, la solitude de cette rade, centre naguère d'un mouvement naval si important et si actif.

FULGENCE GIRARD



Sur la reproduction de photo satellite ci-dessus figurent les méridiens et parallèles terrestres. On voit que contrairement à une idée répandue, Terre-Neuve n'est pas une contrée plus septentrionale que la France. Simplement son climat est bien plus froid en raison du courant marin qui la borde (le Labrador), et qui vient de l'Océan arctique.

La distance en ligne droite entre la France et Terre-neuve est de l'ordre de 4 300 km.

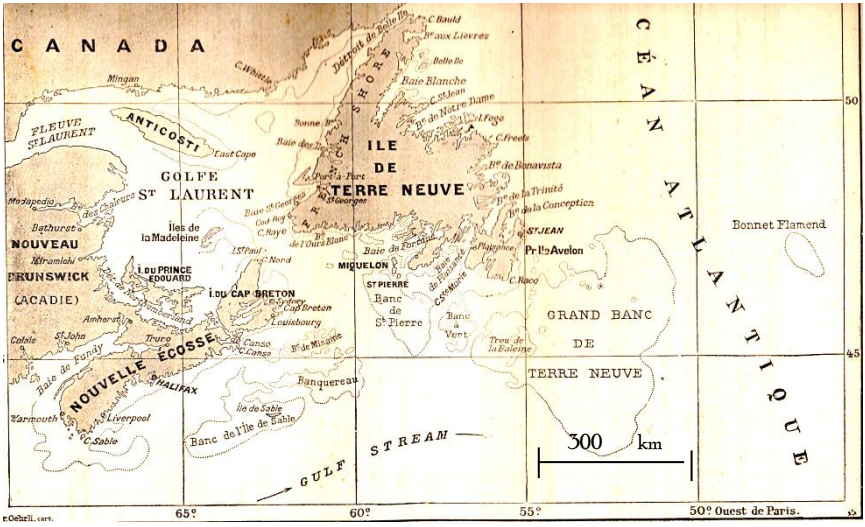
LA PÊCHE DE LA MORUE

Le *Monde illustré* n°53 du 17 avril 1858

On ignore généralement l'intérêt et l'importance, – le vif intérêt et la haute importance –de l'industrie qui se cache sous ce titre modeste : la pêche de la morue[1]. Cette navigation lointaine, cette pratique laborieuse des mers du Nord n'est pas seulement la cause et l'objet du commerce maritime le plus actif de nos ports de l'Ouest, par les bois, les sels, les chanvres, les goudrons, les métaux, les farines, les eaux-de-vie, les vins, etc., qu'elle demande au cabotage, et par les abondantes ressources alimentaires qu'elle fournit à l'Europe et à nos colonies par ses produits, elle est encore la rude école à laquelle se forment les meilleurs marins de nos classes ; elle est donc à la fois un élément de puissance et une source de richesse pour le pays.

---

[1] Rappelons ici que le choix du sujet et les descriptions qui s'y rapportent sont nourris des récits de son père, Nicolas Antoine Girard, qui, officier de marine, effectua de nombreuses campagnes de pêche à Terre-Neuve.



Source : *Nos pêcheurs de haute-mer*, A. Aclogue, Tours, Mame, 1900

Elle se rattache de plus à l'une de ses gloires. Ce fut la pêche de la morue qui soutint l'empire colonial que la France fonda et posséda dans ces mers, vaste et fécond empire dont il ne nous reste plus que deux faibles débris : l'île Saint-Pierre et l'île Miquelon.

Nos gloires maritimes sont réellement trop peu connues.

Avant que les Espagnols, entraînés par Christophe Colomb, eussent découvert ce nouveau monde dont M. Vitet a prouvé que des pieds français avaient déjà foulé le sol ; avant que les Portugais se fussent jetés sur les traces des nefs dieppoises et eussent découvert ce cap des Tempêtes qui leur ouvrait la route des Indes, les navigateurs basques, adonnés de temps immémorial à la pêche de la baleine, s'étaient enfoncés, dès le quatorzième siècle, à la poursuite de ces énormes cétacés dans les profondeurs des mers septentrionales et avaient abordé une grande île au ciel de brumes, à la végétation triste, aux falaises nues. Cette île est celle dont quelques auteurs attribuent légèrement la découverte à un aventurier vénitien, jean Chabot, dans les dernières années du quinzième siècle : Terre-Neuve, le principal centre de la pêche à laquelle est consacrée cette courte notice.

Quel que soit le pays qui puisse revendiquer l'honneur de cette découverte, ce qui n'est pas douteux, c'est que le mérite d'y avoir, la première, créé des établissements ne peut être contesté à la France. Dès avant 1525, sous le règne de François 1er, elle avait pris possession de cette terre, où l'abondance de poisson qui visitait les côtes avait fixé ses pêcheurs. Jean Verrazini, navigateur florentin au service de la France, et Jacques Cartier, l'illustre Malouin, y avaient fondé deux centres de population avant qu'aucun navire anglais en eût sillonné les eaux. La Grande-Bretagne n'y fonda quelques établissements que dans le siècle suivant, alors que le développement rapide de nos colonies de Canada et de l'Acadie y imprimait à nos pêches une activité chaque année plus considérable.

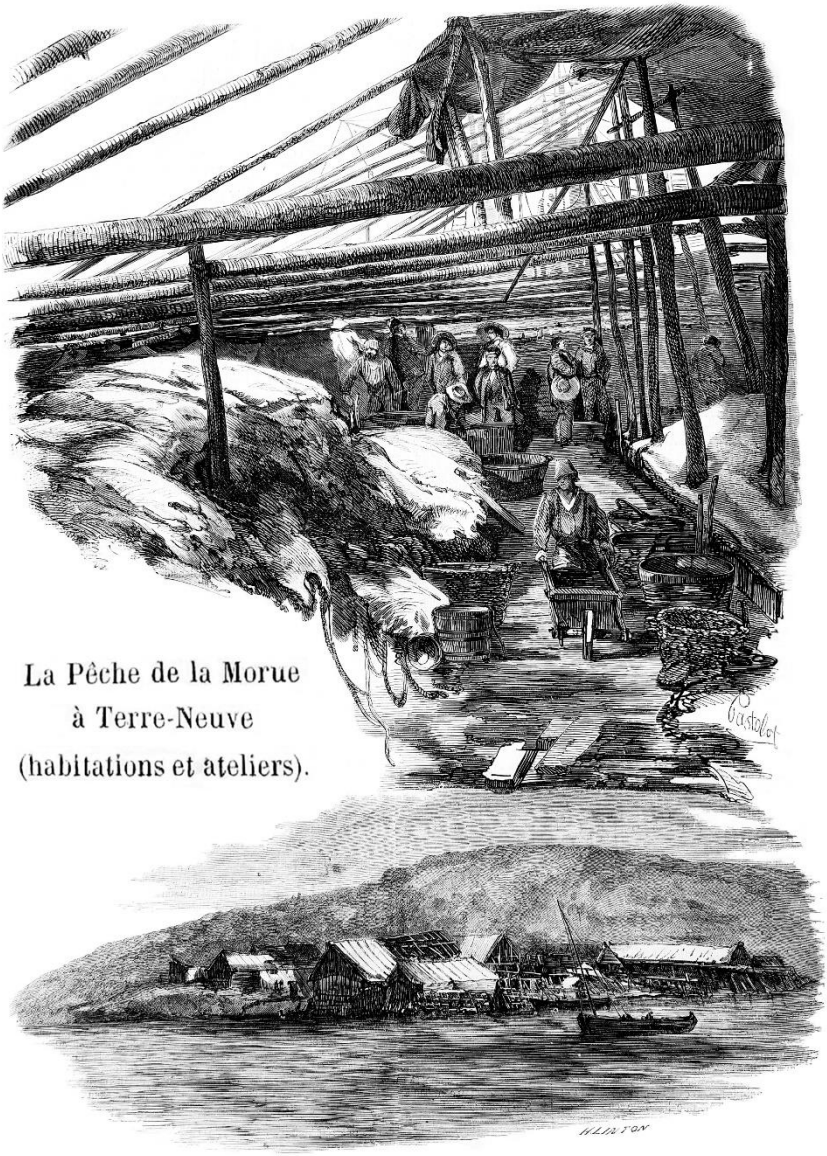
Les guerres navales du commencement du dix-septième siècle mirent un terme à cette prospérité, dont les vicissitudes de la guerre et de la diplomatie depuis le traité d'Utrecht, en 1713, jusqu'à ceux de 1815, n'ont laissé à la France que le droit de station sur certaines côtes de cette île, mais sans pouvoir y fonder d'autres établissements que ceux nécessités par la pratique de la pêche annuelle où le poisson abonde dans ces parages.

Le travail préalable est celui des *décolleurs*, opération fort simple, qui consiste à détacher la tête de la morue ; c'est le premier degré de l'apprentissage de ce rude métier.

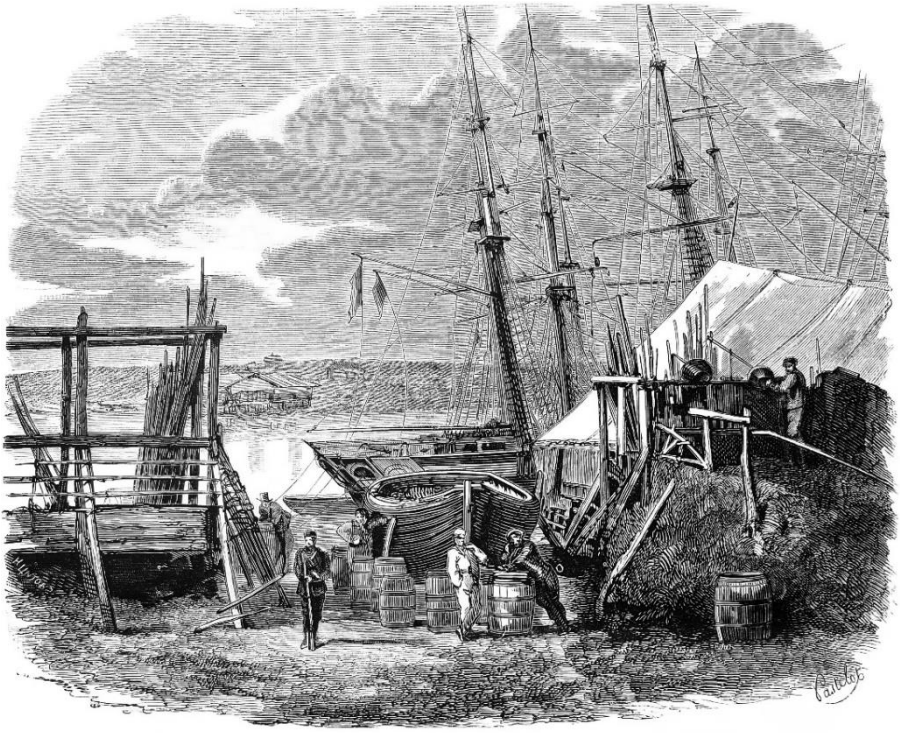
Vient ensuite le travail des *trancheurs*, opération d'autant plus difficile qu'elle doit se faire avec plus de rapidité ; elle consiste à éventrer et vider le poisson, et à détacher l'arête. Elle est habituellement exécutée par les officiers du navire. Le capitaine ne dédaigne pas d'y concourir ; c'est même un talent anatomique que les armateurs prisent beaucoup dans l'habileté pratique des chirurgiens qu'ils portent sur leurs rôles.

Ces établissements auxquels nos marins ont donné le nom de chafauds, par corruption évidente du mot échafaud, consistent en cabanes d'habitation, magasins et hangars destinés à recevoir une partie de la cargaison et de l'équipage du bâtiment qu'on dégrée, pendant la saison de la pêche ; en plates-formes ou échafaudages sur lesquels on décolle et l'on tranche, c'est-à-dire l'on étête, ouvre et vide la morue pour la livrer aux saleurs ; et enfin en une grave, vaste pavage en galets où l'on opère le sèchement du poisson, la salaison opérée.

Ils sont le centre de toutes les opérations de la campagne. C'est de là que partent chaque matin les bateaux de pêche, espèce de chaloupes montées par deux hommes, un maître et un *hussas* ; c'est là qu'ils reviennent chaque soir avec le produit de leurs lignes, et, que le lendemain, des hommes spéciaux font subir au poisson ses diverses préparations.



La Pêche de la Morue
à Terre-Neuve
(habitations et ateliers).



Fabrication de l'huile de morue

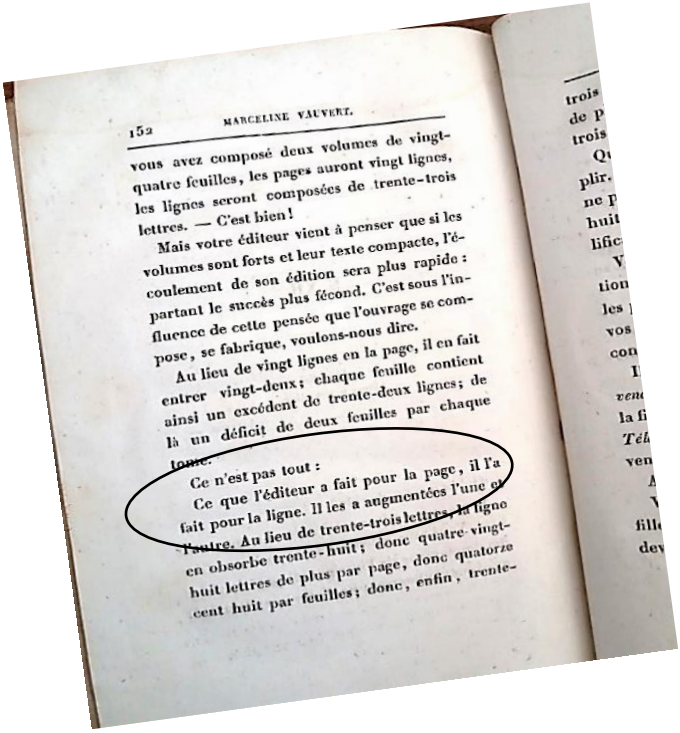
La morue passe ensuite des mains des saleurs à celles des sécheurs, tandis que les détritus sont jetés dans un réceptacle où ils macèrent. On en extrait une huile (drache) très riche en iode. Depuis que la médecine a découvert dans cette huile des propriétés curatives très énergiques, on traite les foies à part et avec le soin spécial qu'exige leur emploi.

Tel est l'ensemble des opérations pratiques de cette importante industrie, dont notre gravure reproduit les principales scènes.

FULGENCE GIRARD

— Parmi les nouveautés littéraires que fait apparaître la saison pluvieuse, nulle ne se recommande plus puissamment à l'attention et à l'intérêt des lecteurs que le nouveau roman de M. Fulgence Girard. *Marceline Vauvert* est un livre qui par son action dramatique autant que par la richesse de son style tient toutes les espérances qu'avait fait concevoir les *Deux Martyrs*, premier livre de l'auteur. Le sujet, emprunté aux mœurs de la province, a cette finesse d'observation, cette vérité de caractère, cette exactitude de descriptions et de peintures, qui font le charme des scènes de M. de Balzac. Nous louons d'autant plus volontiers l'auteur, de ces mérites d'exécution, que son livre recélait assez d'élémens d'intérêt ponr qu'il eut pn négliger un peu les détails.

Le Messager
4 novembre 1837



152 MARCELINE VAUVERT.

vous avez composé deux volumes de vingt-quatre feuilles, les pages auront vingt lignes, les lignes seront composées de trente-trois lettres. — C'est bien!

Mais votre éditeur vient à penser que si les volumes sont forts et leur texte compacte, l'écoulement de son édition sera plus rapide : partant le succès plus fécond. C'est sous l'influence de cette pensée que l'ouvrage se compose, se fabrique, voulons-nous dire.

Au lieu de vingt lignes en la page, il en fait entrer vingt-deux; chaque feuille contient ainsi un excédent de trente-deux lignes; de là un déficit de deux feuilles par chaque tome.

Ce n'est pas tout :

Ce que l'éditeur a fait pour la page, il l'a fait pour la ligne. Il les a augmentées l'une et l'autre. Au lieu de trente-trois lettres, la ligne en absorbe trente-huit; donc quatre-vingt-huit lettres de plus par page, donc quatorze cent huit par feuilles; donc, enfin, trente-

Marceline Vauvert,
p. 151, dans l'édition de 1837

« Et ce n'est pas tout … »

Un geste qui a un certain panache !

En 1837, après avoir achevé Marceline Vauvert[1], Girard reçoit de son éditeur la consigne d'allonger son roman de manière significative.[2] L'auteur ne veut pas toucher à son texte, il rajoute cependant les pages demandées. En effet, à la fin du tome 1 de son roman, sous le titre *Intermède*, il explique, dans un exposé d'une quarantaine de pages, les liens qui existent entre le sujet de son roman et le contexte sociopolitique de l'époque. De même, à la fin du tome 2, Girard introduit, dans la quatrième partie, un texte intitulé *Une balise,* ne comprenant pas moins de quatorze chapitres, soit cinquante pages, qui n'a absolument rien à voir avec la malheureuse histoire de Marceline Vauvert, son héroïne, mais qui traite des mille et une souffrances de l'écrivain… Le texte ajouté dénonce pêle-mêle la tyrannie exercée par la critique et ses modes, celle des éditeurs, celle des imprimeurs… En particulier ceux qui s'installent loin de Paris, obligeant l'auteur à subir les désagréments de la vie dans les petites bourgades de province (qu'il a, soit dit en passant, déjà dénigrés dans le corps du roman). Force est de constater que Fulgence Girard, tout épris qu'il est de son Avranchin natal est aussi très « Parisien » …

Le récit de toutes ces tyrannies va finalement remplir ces maudites pages exigées par son éditeur… qui ne les aura vraisemblablement pas lues avant de les publier[3]… Ces ajouts faits à son roman n'ont-ils été pour Fulgence Girard qu'une blague de potache ? Une espièglerie d'auteur ? Un mouvement d'humeur ?

À y regarder de plus près, il s'agirait plutôt d'un témoignage audacieux, le propos d'un militant affirmant ses valeurs, ses engagements, et soucieux du statut de l'écrivain dans la société de son temps.

---

[1] Roman présenté en deux tomes.

[2] Ce fait a été évoqué précédemment, p. 64.

[3] Comme on peut le constater sur la coupure de presse reproduite ci-contre, les critiques littéraires qui parlent de son livre (*Le Charivari*, *Le Siècle*, *La Presse*, *le Messager*) sont muets sur cette facétie.

Extraits de *La balise*, dernière partie du livre *Marceline Vauvert (tome 2)*

Chapitre XII (extraits)

[…] « Vous avez écrit consciencieusement votre livre.

Vous avez calculé les proportions et les développements de l'intrigue d'après le cadre que vous vouliez remplir. Votre travail est fini : vous avez composé deux volumes de vingt-quatre feuilles, les pages auront vingt lignes, les lignes seront composées de trente-trois lettres. – C'est bien !

Mais votre éditeur vient à penser que si les volumes sont forts et leur texte compact, l'écoulement de son édition sera plus rapide : partant le succès plus fécond. C'est sous l'influence de cette pensée que l'ouvrage se compose, se fabrique, voulons-nous dire.

Au lieu de vingt lignes en la page, il en fait entrer vingt-deux ; chaque feuille contient ainsi un excédent de trente-deux lignes ; de là un déficit de deux feuilles par chaque tome.

Ce n'est pas tout :

Ce que l'éditeur a fait pour la page, il l'a fait pour la ligne. Il les a augmentées l'une et l'autre. Au lieu de trente-trois lettres, la ligne en absorbe trente-huit ; donc quatre-vingt-huit lettres de plus par page, donc quatorze cent huit par feuilles ; donc, enfin, trente-trois mille sept cent-quatre-vingt-douze lettres de plus par volumes. Or, nouveau déficit de trois feuilles.

Que faire ? C'est une lacune : il faut la remplir. L'éditeur vous dit fort positivement qu'il ne peut mettre en vente des volumes de dix-huit feuilles, qu'il stigmatise même de la qualification de *galettes*.

Vous discutez, vous épuisez votre imagination en raisonnements sensés et en objections les plus concluantes ; mais vos syllogismes et vos dilemmes, vagues inutiles, vont se briser contre le roc qu'il vous oppose : *impossible* !

Il vous a acheté des livres susceptibles d'être *vendus* : il les réclame ; maintenant mettez à la fin des *Nouvelles*, du *Robinson Crusoé*, ou du *Télémaque*, c'est votre affaire. Le livre sera vendu, et vous seul en serez resté responsable.

Alors, imbécile que vous êtes, vous cédez.

Vous avez vendu votre vierge, votre chaste fille ; le prix du juste porte malheur. Vous en devenez le bourreau.

Vous déchirez sa tunique sans tâche ; vous érayez ses voiles flottants ; pauvre père, vous torturez ses membres délicats.

Votre livre se trouve alors semé de digressions, d'intermèdes, d'épilogues, etc. ; vous forgez les chapitres les plus malléables, vous tenaillez les plus ductiles.

Ce qui était abondant, devient diffus ; ce qui était coloré, se dégrade et s'éteint ; l'action se ralentit, l'intérêt se glace.

Enfin, vous faites ce que j'ai l'avantage de faire depuis la page 250, au moins : vous ennuyez parfaitement le lecteur qui a la bonhomie de vous suivre à travers ces fadaises ».

Chapitre XIII (extraits)

« Ce n'est pas tout.

Le tourmenteur juré de toute œuvre littéraire n'est point l'éditeur, mais bien le compositeur, le metteur en page, que sais-je ? Cet être multiple que nous nommons imprimeur. […]

Ce qui nous reste à consigner, c'est la dernière tribulation que constate le lieu d'où est datée cette digression sans fin.

Si vous n'avez jamais visité Coulommiers, faites un effort, et hasardez ce voyage. Coulommiers se trouve à 15 lieues Est de Paris ; on y arrive tous les jours par trois diligences, celles de Strasbourg y amènent bien des voyageurs, mais la presque totalité n'y fait qu'un dîner, profitant de la courte station que leur accorde l'actif postillon.– Cependant, j'engagerai le voyageur à faire cette promenade par un beau temps, car cette ville se trouve dans un fond très fangeux, et depuis le 9 du mois d'avril, jusqu'au 24 inclusivement, jour tant désiré de mon départ, la pluie, la neige, les inondations, m'ont à peine permis de sortir de l'imprimerie ; je n'ai pu jouir de son beau site, de ses belles prairies.

On y mange le fameux fromage de Brie, ses tanneries sont belles ; son vin, par exemple, est ce dont il faut vous abstenir : sa verdeur dépasse celle de celui de Suresnes.

Or, voilà le centre d'agrément où pendant quinze jours m'a déporté la publication de ce livre.

Messieurs les éditeurs ont pris l'habitude de faire composer leurs ouvrages hors Paris.

Or il peut très fréquemment arriver que l'auteur n'attende que la publication de son œuvre pour quitter la capitale. L'éloignement de l'imprimerie, où son manuscrit est en main, lui impose des retards dont il veut s'affranchir ; que peut-il faire ? sinon ce qu'a fait votre serviteur, se transporter sur les lieux.

Là, toutes les infirmités des petites villes pleuvent sur lui : les enquêtes, les commissaires de police, les importuns, les gendarmes, les invitations.

Ici l'auteur doit se féliciter de n'être pas tombé dans une de ces invitations que voulait à toutes forces lui procurer son *cicerone ».*

Chapitre XIV

Oh ! la petite ville ! la petite ville ! – Andrieux. –

« Un monsieur du pays, fatigué de porter je ne sais quel nom grotesque, voulait à toutes forces obtenir une compensation à cette calamité dans le nom retentissant de ses gendres.

Or ce monsieur mariait une de ses filles, c'était du bal matrimonial qu'il s'agissait : un bal comme on n'en voit plus ; où l'on mange des canapés, où l'on boit des vins du pays, où l'on danse la gavotte ; un bal où, comme les chevaux de Franconi[1], l'on saute par-dessus des cordons ; un bal, enfin, où l'on se fait apporter, et d'où l'on se fait enlever à dos d'hommes.

Je ne sais quel honorable juge suppléant a même perfectionné la machine locomotive, jusqu'à choisir un dos de vidangeur.

Enfin, je vous dis, une fête renversante.

Voilà pourtant les avanies auxquelles vous expose la profession d'homme de lettres.

Heureusement que, même les cieux d'hiver, ont aussi leurs risées de soleil. Heureusement que dans son lieu de déportation, l'auteur a trouvé un salon hospitalier où n'osaient

---

[1] Autour de 1830, l'écurie Franconi comptait plus d'une quarantaine de chevaux. Cette famille d'origine italienne organisait des spectacles équestres très prisés du public.

le suivre les ennuis de l'exil, une table joyeuse où il pouvait prendre en oubli l'inclémence de ce pays qu'il n'a entrevu qu'à travers un voile de pluie et de neige. Aussi l'auteur conserve-t-il dans son âme le nom et le souvenir de M. Brodard. C'est, il en convient, *une impression de voyage* qu'il emporte avec bonheur.

Mais revenons à nos tribulations. Celles que nous avons consignées sont-elles les seules qui vous menacent ?

Que sait-on ? Peut-être mon éditeur, loin duquel j'écris ces pages se formalisera-t-il du texte que j'ai pris pour remplir ces quatre feuilles de déficit : peut-être eût-il préféré que j'eusse tout bonnement copié un superbe article du jeune *Fonfrède*[1], ou bien une magnifique scène d'*Arbogaste*[2]. »

Pour le lecteur, nous ne lui reconnaissons aucun droit de se plaindre. S'il est tombé dans cette fondrière, tant pis pour lui, nous avions planté une branche de saule sur le bord. »

---

1 Journaliste politique, en vue, sous la monarchie de Juillet.

2 Officier de l'armée romaine au 4ème siècle, sujet d'une pièce de théâtre de Jean-Pons-Guillaume Viennet (1791-1858). Elle sera jouée sans succès à la Comédie Française en 1841.

Autour de Fulgence Girard…

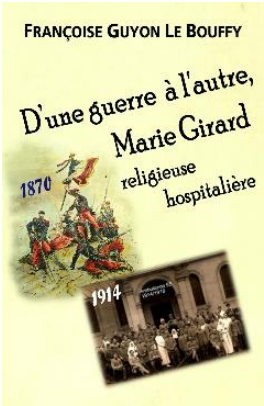
Un site internet :

http://dunwich.org/fulgence.girard

créé par Baptiste Marcel
bapt@dunwich.org

Trois biographies de personnages de la famille de Fulgence Girard

par Françoise Guyon Le Bouffy



- Son neveu ecclésiastique
  Monsignore Deschamps du Manoir
  2015, A4, couleur, 296 p.
- Sa fille religieuse
  D'une guerre à l'autre, Marie Girard
  2017, A5, N. & B., 280 p.
- Son gendre capitaine d'infanterie
  Mon arrière-grand-père était à Solferino
  2019, A5, N. & B., 350 p.

Pour lire, télécharger ou commander l'un de ces ouvrages :
http://dunwich.org/ddm

Pour contacter l'auteure :
francoisemarcel@laposte.net

Fulgence Girard, un Granvillais
entre révolutions et littérature

2ème édition revue et augmentée : juillet 2021
Éditions FGLB
Dépôt légal : juillet 2020
Texte sous licence CC-BY-SA
ISBN version papier : 978-2-9563514-6-7
ISBN version électronique : 978-2-9563514-7-4
Auteurs :
Françoise Guyon Le Bouffy (francoisemarcel@laposte.net)
http://dunwich.org/ddm
Baptiste Marcel (bapt@dunwich.org)
http://dunwich.org/fulgence.girard

Version 3.16.2 assemblée 2021-08-01 09:14:22
Achevé d'imprimer : N/A

Fulgence Girard

Né à Granville au début du XIXe siècle, d'une famille de gens de mer, Fulgence Girard, après avoir été marin, part faire son droit, à Caen d'abord, puis à Paris.

Étudiant au Quartier Latin en 1830, il deviendra avocat, auteur et bien plus encore. Entre 1830 et 1870, on le retrouve engagé volontaire, poète, avocat, polémiste, romancier, journaliste, archéologue, feuilletoniste, directeur de journaux, révolutionnaire, industriel fabricant de papier, critique littéraire, chroniqueur, historien, essayiste, philosophe, nouvelliste…

Il prend part aux émeutes républicaines qui secouent le XIXe siècle ; il défend les accusés d'avril devant la Cour des pairs. Il est l'instrument de l'évasion des détenus de Sainte-Pélagie et de celle, échouée, de Blanqui et Barbès de la prison du Mont-Saint-Michel.

Son travail littéraire de chroniqueur maritime est particulièrement remarqué et apprécié de ses contemporains. Il est auteur d'une vingtaine de livres dont plusieurs romans, de recueils de poésie et d'une extraordinaire variété de contributions dans la presse.

Père et mari aimant, fidèle en amitié, Fulgence Girard est un précieux témoin des bouleversements et des transformations qui ont marqué la société de son temps. En s'appuyant sur sa correspondance, ses publications et la presse de l'époque : nous suivons sa vie, son œuvre et l'histoire du XIXe siècle.

Les auteurs

Auteur du site web biographique et bibliographique sur la vie de son ancêtre Fulgence Girard, Baptiste Marcel, informaticien de métier a le goût de l'histoire et de la généalogie. Il rassemble depuis des années une considérable documentation sur la vie de Girard, en particulier sa période politique, sous la monarchie de Juillet et la Deuxième République : archives familiales, archives publiques…

Tirant de l'oubli lettres et documents anciens que sa famille a conservés, et consultant les trésors détenus par les services d'archives, Françoise Guyon Le Bouffy, sociologue, membre de la *Compagnie des Écrivains de Tarn-et-Garonne,* fait revivre des personnages de son passé familial.